BnF Gallica

Les hydropathes : prose et vers d'Alphonse Allais, Paul Bilhaud, Maurice Boucho,... [et al.] / [éd. par] Jules Lévy

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Les hydropathes : prose et vers d'Alphonse Allais, Paul Bilhaud, Maurice Boucho,... [et al.] / [éd. par] Jules Lévy. 1928.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

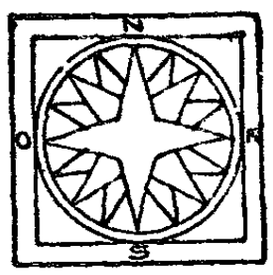
JULES LÉVY

LES HYDROPATHES

PROSE ET VERS

DE

ALPHONSE ALLAIS — PAUL BILHAUD — MAURICE BOUCHOR — HIPPOLYTE BUFFENOIR — COMTE DE CETLOGON — CHARLES CROS — CHARLES FREMINE — ANDRÉ GILL — EUGÈNE GODIN — EMILE GOUDEAU — GRENET DANCOURT — EDMOND HARAUCOURT — CLOVIS HUGUES — FERNAND ICRES — JULES JOUY — CHARLES LEROY — EUGÈNE LE MOUEL — GEORGES LORIN — MAC NAB — PAUL MARROT — LOUIS MARSOLLEAU — ARMAND MASSON — JEAN MORÉAS — GEORGES MOYNET — JEAN RAMEAU — JEAN RICHEPIN — GEORGES RODENBACH — MAURICE ROLLINAT — GASTON SENECHAL — LEO TREZENIK — LÉON VALADE



ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

81, RUE DE BABYLONE — PARIS

—

1928

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES HYDROPATHES

IMPRIMERIE D'ART VOLTAIRE,
O. ZELUK, DIRECTEUR,
34, RUE RICHER
PARIS

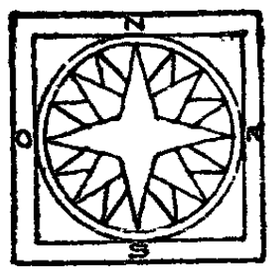
JULES LÉVY

LES HYDROPATHES

PROSE ET VERS

DE

ALPHONSE ALLAIS — PAUL BILHAUD — MAURICE BOUCHOR — HIPPOLYTE BUFFENOIR — COMTE DE CHERLOGON — CHARLES CROS — CHARLES FREMINE — ANDRÉ GILL — EUGÈNE GODIN — EMILE GOUDEAU — GRENET DANCOURT — EDMOND HARAUCOURT — CLOVIS HUGUES — FERNAND ICRES — JULES JOUY — CHARLES LEROY — EUGÈNE LE MOUEL — GEORGES LORIN — MAC NAB — PAUL MARROT — LOUIS MARSOLLEAU — ARMAND MASSON — JEAN MOREAS — GEORGES MOYNET — JEAN RAMEAU — JEAN RICHEPIN — GEORGES RODENBACH — MAURICE ROLLINAT — GASTON SENECHAL — LEO TREZENIK — LÉON VALADE



ANDRÉ DELPEUCH, ÉDITEUR

51, RUE DE BABYLONE — PARIS

1928

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR PUR FIL DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE 1 A 45 ET QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

Copyright by Jules Lévy, 1928
Tous droits de traduction et de réproduction réservés

Les Hydropathes

Pour écrire une histoire exacte de la phalange artistique groupée sous le nom d'hydropathes, il faut l'avoir vécue et sans avoir l'intention de poétiser ou d'embellir ce qu'ont dit et fait les jeunes gens amoureux du Beau et Bien qui se réunissaient au moins une fois par semaine pour communier dans le culte de l'art, il faut avoir la franchise d'en noter les imperfections tout autant que les qualités. Nous tenons au début de cette étude à affirmer au lecteur que nous ne dirons que la Vérité, toute la Vérité.

Le document que nous livrons aujourd'hui au public n'a de valeur que parce qu'il est écrit avec sincérité et que l'horreur que nous professons pour la contre-vérité est la garantie de la netteté de ce travail.

⁂

Et maintenant, faisons de l'Histoire.

En l'an 1878, au retour des vacances, cinq jeunes gens avaient l'habitude de se rencontrer le soir dans une brasserie qui se trouvait au numéro 7 de la rue Racine, ils se nommaient *Abram, Emile Goudeau, Georges Lorin, Rives* et *Maurice Rollinat ;* ils devisaient d'art et de Beau-

té, ils ne dénigraient pas leurs anciens — les vieux en ce temps-là étaient respectés — ils louaient ce qui était bien, ils admiraient les beaux vers, la belle musique ; les peintres qui ne pensaient pas au cubisme et les sculpteurs qui travaillaient ferme faisaient les frais de leurs entretiens. Ces cinq composaient une petite académie de l'Art pour l'Art.

Ils étaient jeunes, lis avaient de l'ambition. ce qui est tout ce qu'il y a de plus naturel, ils voulaient fonder une école ils décidèrent de chercher au Quartier latin des adeptes à leurs causeries et de fonder une sorte de groupement où ils feraient connaitre leurs oeuvres, car ils étaient tous poètes, chacun promit de recruter des camarades et l'on se mit à discuter du titre qui grouperait en une réunion les fervents de l'art qui naissait.

Et voici la vérité sur le nom d'*Hydropathe* qui fut choisi ce soir-là.

Emile Goudeau, périgourdin, avait le verbe le plus sonore du groupe et sa parole en avait plus de poids, il proposa le titre qui fut adopté.

Comment avait-il trouvé ce titre ?

Voici l'histoire dans toute sa simplicité. Un soir qu'il flânait au concert Besselièvre qui se trouvait aux Champs-Elysées, il entendit une valse allemande d'un compositeur du nom de Gung'l, cette valse avait pour titre *Hydropaten-valze,* elle avait été composée pour les soirées d'un établissement thermal et Goudeau qui était un savant helléniste avait trouvé dans l'étymologie grecque, *udor patein,* une analogie avec son propre nom patronymique. Il en avait été frappé et le nom d'hydropathe était

né, tout simplement parce que Goudeau était à la tête du groupe qui se fondait.

Une réunion fut décidée pour la soirée du 17 octobre et nous nous trouvions une cinquantaine à ce premier rendez-vous au Café de la *Rive Gauche.*

Les cafés et les bocks servis, il était de toute urgence de justifier le but de notre réunion, il fallait dire des vers ou chanter quelque chose ; qui le premier se ferait entendre? Ce fut un grand gaillard, étudiant en médecine, qui ouvrit la séance et qui avec un organe puissant récita :

Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine.

Victor Hugo inaugurait les séances des Hydropathes interprété par Paul Mounet.

Emile Goudeau, Maurice Rollinat et Georges Lorin dirent certaines de leurs oeuvres, le succès de cette première soirée fut considérable ; nous remîmes à huitaine la seconde soirée et nous fûmes un cent ce soir-là.

Le local que nous occupions devenait trop petit : il fut décidé, après la dixième soirée, que les assises hydropathesques se tiendraient à l'avenir dans la grande salle de l'Hôtel Boileau au numéro 9, de la rue Cujas ; c'était en janvier 1879.

Nous étions toujours de plus en plus nombreux et le 12 Mars 1879, les séances furent tenues chez Colson, rue de Jussieu. C'était au fond de la boutique d'un mastroquet, une salle assez vaste avec une scène, la chose devenait un peu plus théâtrale, elle le devint trop et trois mois après, nous étions dans un quatrième local, qui se trouvait être le sous-sol du café qui fait le coin de la place et du

quai Saint-Michel. Ce fut en cet endroit qu'eurent lieu les plus belles soirées et ce sous-sol fut le dernier abri du cénacle.

Contrairement à ce que croient beaucoup de gens on buvait très peu aux soirées des Hydropathes ; on se grisait de poésie, de musique, d'art complet. Que de soirées inoubliables!..

De neuf heures à minuit, les poétes succédaient aux chanteurs, ce n'était pas de l'admiration mutuelle, non, c'était tout bonnement pour chacun des assistants une cure d'art, d'esprit et de gaieté. En sortant des séances, on se sentait meilleur, grâce à la Beauté qui trois heures durant, avait régné en souveraine maitresse.

Les séances commençaient généralement par des chœurs chantés par tous les hydropathes présents ; il n'y avait que l'embarras du choix :

On chantait *Les principes de l'Art* de Charles Cros ou *le Bon Diable* et *la Ronde du retour* de Georges Lorin. *Elle est sauvée* satire politique du Comte de Coëtlogon.

Au vieux répertoire, on empruntait des refrains qui avaient pour titres : *La femme du roulier, La vigne au vin* ou *Jésus-Christ s'habille en pauvre.*

Ah ! que de gaieté ! que d'entrain ! que de jeunesse !

Et puis la soirée commençait et la parole était aux poètes et aux musiciens.

Il fallait entendre Emile Goudeau quand il disait *les Polonais ; les Belles Affranchies, La revanche des bêtes* ou *Les deux voitures* ; quand Maurice Rollinat installé au piano chantait *Memento quia pulvis es, Chanson d'automne, Les Corbeaux, la Chanson des yeux, La mort*

des fougères, l'auditoire était à ce point empreint de l'art de l'auteur et de l'interprète que cela formait un tout qui n'était qu'un seul coeur palpitant.

On ne peut se faire une idée de ce qu'était Rollinat quand on ne l'a pas entendu. Aucun de ses interprètes n'a pu donner l'impression qu'il imposait à ses auditeurs et nous croyons que jamais il ne se trouvera un artiste qui pourra l'égaler. Il disait aussi ses vers. *Le convoi funèbre, La peur, La Vache au taureau.* On ne se lassait pas de l'entendre. Maurice Rollinat était un très grand artiste.

Puis venait le long Georges Lorin, un grand garçon blond qui représentait la douceur, la bonté, la tendresse ; il disait *Les gens, le Marché aux fleurs, La Ronde.* Il disait cela simplement, sans emphase, sans recherche de cabotinage .et cela avait une naïve candeur pleine de charme. Charles Cros, le savant, le bon Charles Cros, poète et fantaisiste qui disait le *Hareng Saur, l'Archet* ou *le voyage à trois étoiles.*

De temps en temps, Charles Cros et Emile Goudeau faisaient un match de bouts-rimés et l'on ne savait vraiment pas auquel des deux il fallait attribuer le prix tant ce qu'ils donnaient était parfait de forme et de fond. Fernand Icres, le pyrénéen, disait encore avec un accent de terroir ultra prononcé, *Une conquête* ou *l'Ancienne,* tandis que le placide et doux poète Charles Frémine disait *Les pommiers.* Un autre pyrénéen Joseph Gayda, auteur d'un recueil de vers *l'Eternel féminin,* aujourd'hui introuvable, disait des poésies avec un accent qui faisait la pige à celui de Fernand Icres, Georges Fragerolle compositeur de beaucoup de talent doté d'une superbe voix de baryton, chantait sur

talent doté d'une superbe voix de baryton, chantait sur les vers de Richepin *Le Noël des Gueux, Les vieux papillons, Les bains à quat'sous,* sur les vers de Maurice Bouchor *Les Coquelicots,* il était admirable quand il chantait *Le Chat botté,* sur les paroles d'André Gill.

Le fantaisiste Charles Leroy, l'auteur du *Colonel Ramollot* disait avec un brio incomparable *Pinteau* ou la *Musique;* un autre fantaisiste Georges Moynet, bien oublié aujourd'hui, disait avec calme des énormités qui avaient pour titres, *Le Canard, En famille* ou *Le bain de la marquise.*

Le doux Rodenbach, l'auteur de *Bruges la Morte* disait des poésies avec une simplicité qui touchait un peu à la monotonie, et Paul Marrot poète de petite taille, mais trépidant, criait *Postérité* ou *Le café.*

Grenet-Dancourt au masque ingrat, mais excellent diseur, récitait *La chasse, Prima* ou *le Poète.*

André Gill venait de temps en temps et payait son tribut. Gaston Sénéchal obtenait un vif succès avec *Chanson à boire.* Delacour le poéte de la *Samaritaine* disait un peu dans ses bottes.

Maurice Mac Nab qui, à cette époque bégayait, infirmité qui disparut par la suite quand il passa au Chat noir, faisait interpréter ses productions par des camarades.

Jean Moréas, essayait ses premiers vers à nos réunions. Jules Jouy, qui fut célèbre comme fournisseur de chansons du chanteur populaire Paulus, récitait également des fantaisies en prose ou en vers.

Léo Trézenik qui avait fondé au quartier latin le journal *Lutece* disait également des vers.

Deux grands fantaisistes Alphonse Allais et Bataille,

ce dernier plus connu sous le pseudonyme de Sapeck ne disaient rien mais égayaient les séances par des fumisteries plus ou moins gaies ou macabres.

Auguste Vacquerie, Jean Richepin, François Coppée, Charles Monselet, Guy de Maupassant, Paul Arène venaient de temps en temps assister aux séances des Hydropathes.

Des peintres : Adolphe Willette, Bastien Lepage, Luigi Loir, Henri Somm, Henri Boutet, Gaston Béthune. Mesplès, Emile Cohl, Henri Patrice Dillon, et combien d'autres ; des comédiens comme les deux Coquelin, Tallien, Villain, Paul Mounet, Ph. Garnier. Voilà pour les principaux disparus.

Il reste, parmi les vivants, des poètes qui heureusement ont honoré les Lettres françaises et sont encore un peu là.

Edmond Haraucourt, Jean Rameau, Gustave Rivet, Gustave Kahn, Eugène Le Mouël, Paul Bilhaud, Maurice Bouchor, Félicien Champsaur, Louis Marsolleau, Paul Bourget, Georges d'Esparbès, Henri de Régnier. Tous disaient de leurs poèsies et obtenaient les succès qu'ils méritaient.

Félix Galipaux, élève du Conservatoire interprétait les oeuvres de Cros, Grenet-Dancourt et Paul Bilhaud.

Emile Duard, artiste de l'Odéon, Lous Brémont, Le Bargy de la Comédie-Française et le brave Falconnier de la maison de Molière étaient également des nôtres.

Henri Rivière, le peintre Tiret-Bognet et combien d'autres. Nous ne voulons pas oublier Payelle, aujourd'hui premier président de la Cour des Comptes, le bâtonnier Henri-Robert et le brave Pierre Mille, chroniqueur de talent,

Louis Farges, Joseph Uzanne, Léon Riotor, Ernest Depré, G. Vautrey, Georges Auriol, etc.

Il y avait des dames qui portaient le titre d'Hydropathes, Maria Krysinska poète et compositeur était de toutes les séances. Sarah-Bernhardt était hydropathe, mais d'une façon purement honorifique.

Il nous reste Rachilde qui était des nôtres dans sa prime jeunesse.

Paul Vivient, étudiant en droit qui depuis l'époque des hydropathes s'est lancé dans la politique, avait fondé un journal, *l'Hydropathe,* qui avait pour collaborateur attitré Georges Lorin qui, sous le pseudonyme de Cabriol présentait au public des caricatures d'hydropathes qui obtinrent un grand succès.

La collection du journal est aujourd'hui presque introuvable ; nous ne connaissons qu'un seul détenteur de la collection complète, c'est Lucien Descaves qui a toujours manifesté une entière sympathie à nos braves camarades.

Les Hydropathes ne cherchaient pas à tirer un profit effectif de leurs talents ; deux fois cependant ils manifestèrent en dehors de leurs réunions habituelles.

Une soirée fut organisée dans les salons Pierre Petit, place Cadet, le programme uniquement composé d'oeuvres d'hydropathes était interprété par les auteurs ; la soirée obtint un trés grand succès, mais aucun bénéfice n'était réservé aux poètes et aux musiciens qui durent eux-mêmes subvenir à leurs frais personnels.

La seconde manifestation eut lieu hors barrière. Un

des nôtres, qui se nommait Melon et qui était rédacteur au Figaro vint un jour trouver Emile Goudeau et lui proposa une inauguration ; un de ses amis devait ouvrir à Bois-Colombes une sorte de beuglant et offrait aux hydropathes le programme de la première soirée avec interprétation par les auteurs ; en échange de ce précieux concours les poètes et musiciens étaient invités à diner par la directeur et des consommations étaient offertes gratuitement à tous les interprètes.

L'offre était acceptée et nous nous réunissions une vingtaine pour composer le programme.

Trois des nôtres n'allèrent pas diner à Bois-Colombes, Grenet-Dancourt, Groslard, aujourd'hui avocat à la Cour et le signataire de ces lignes.

Mais c'est pour ces trois-là que le spectacle fut réjouissant ; en arrivant à l'heure du concert ils trouvèrent leurs camarades dans un était complet d'ébriété ; pour une fois, les poètes avaient très bien diné.

Taboureux, journaliste qui ne manquait pas de talent s'était improvisé vendeur de sucre d'orge et dans la salle, il étourdissait les paisibles spectateurs de Bois-Colombes par des boniments fantastiques. Tolbecque, le violoncelliste se servait de son instrument comme d'un tourniquet ou d'une massue ; il portait un bouquet à sa boutonnière, il l'arracha et distribua les fleurs aux jeunes filles de la salle. Fiorentino qui nous servait d'accompagnateur avait perdu complétement son équilibre et il fallut le soutenir pour le conduire au piano où pour un instant, il retrouvait ses esprits. Cette représentation a

laissé aux habitants de Bois-Colombes un souvenir extraordinaire.

⁂

Il y avait aux Hydropathes quelques grotesques qu'il vaut mieux ne pas désigner pour éviter une fâcheuse publicité sur leurs noms. Nous ne pouvons cependant négliger l'aventure d'un certain Christian qui avait pris l'habitude de venir nous raser en nous récitant les vers les plus déplorables qu'il pouvait pondre ; il fut convenu qu'un beau jour, nous nous débarasserions de lui et pour arriver à ce résultat, grâce à la complicité de camarades dévoués, on l'obligea un soir à insulter le Président Emile Goudeau qui lui expédia des témoins ; l'affaire fut promptement arrangée, une rencontre devait avoir lieu hors de France, aux frontières du Luxembourg; en ce temps-là, il y avait encore des terrains vagues, dans l'endroit où existe aujourd'hui l'avenue de l'Observatoire.

Des pistolets chargés de *bromure de liquidium* (détonateur de circonstance ne faisant aucun bruit pour ne pas troubler le sommeil des habitants du quartier), furent remis aux combattants et seul Christian appuya sur la détente, Goudeau poussa un grand cri en portant la main à son cœur sur lequel reposait une vessie de porc pleine de sang, qu'il creva, le terrain fut inondé d'un liquide vermeil et le médecin déclara que le poète des *Fleurs de bitume* avait cessé de vivre.

Douleur de Christian demandant pardon à sa victime, mais ses témoins, fournis par les hydropathes, l'entraînèrent et lui conseillèrent de quitter vivement la France s'il

ne voulait pas être inquiété pour l'issue fatale de la rencontre.

Christian voulut bien les écouter.

C'est ainsi que nous fûmes débarrassés de ce gêneur encombrant.

Le cercle des Hydropathes vécut jusqu'au commencement de l'année 1881.

A cette époque, vivait un élève des Beaux-Arts, Rodolphe Salis, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui constatant qu'il y avait un parti à tirer du talent des poètes et musiciens « du sous-sol de la place St-Michel » résolut de créer un cabaret au Boulevard Rochechouart, cabaret qui fut célèbre sous l'enseigne du Chat Noir, il détermina trois des nôtres à devenir les recruteurs de sa petite affaire personnelle et (nous ne les nommerons pas) un beau soir un feu d'artifice avec fusées, pétards et soleils fut tiré dans la salle de nos séances ; impossible de continuer la soirée, des fiacres attendaient à la porte — il n'y avait pas encore d'automobiles — une trentaine d'Hydropathes allèrent continuer la soirée chez Salis, le Chat Noir était fondé.

***

Il en était parmi nous qui ne voulaient pas quitter la rive gauche ; Maurice Petit organiste, nous réunit à son domicile de la rue des Noyers, proche le boulevard Saint-Michel et quatre jours après *les Hirsutes* étaient fondés toujours sous la présidence d'Emile Goudeau qui faisait la navette entre le Boulevard Rochechouart et la place Saint-Michel où se tenaient les réunions hebdomadaires des Hirsutes.

C'est aux Hirsutes qu'Edmond Haraucourt fit ses débuts en qualité d'interprète de ses œuvres.

Les séances eurent lieu régulièrement pendant six mois, mais le succès montmartrois écrasa la bonne camaraderie et les Hirsutes disparurent à leur tour.

Nous avons succintement donné un aperçu général de ce que furent ces années de jeunesse où l'art trouvait son compte. Nous donnerons plus tard, si nous en avons le temps un recueil d'anecdotes sur les Hydropathes.

Goudeau prétend dans son livre : *Dix ans de bohême,* qu'il y avait trois cent cinquante écrivains, poètes et musiciens pouvant revendiquer l'honneur d'avoir fait partie de la phalange sacrée. Goudeau était un méridional, il exagérait.

Après un minutieux pointage nous en avons trouvé deux cent trente-cinq.

Lors d'un dernier recensement nous avons compté qu'il existait encore cinquante quatre anciens hydropathes.

Il y a des gens qui se vantent d'avoir fait partie de cette pléîade. Laissons-les dire, mais ne les croyons pas.

Les vrais hydropathes n'ont jamais été des gens d'affaires ; ils ont vécu et vivent encore avec l'esprit sain, ils sont toujours jeunes parce qu'ils étaient de braves gens, bons et gais ; ils n'ont jamais été des « *m'as-tu vu ?* » ou des « *m'as-tu entendu ?* »

Jules Lévy.

ALPHONSE ALLAIS

Une mauvaise nuit[1]

Vague scénario pour le Théâtre de l'œuvre.

J'avais salué ce monsieur, machinalement, sans me rappeler où, ni quand je l'avais connu.

Lui me rendit un coup de chapeau, pas mieux informé.

Ce n'est qu'un bon quart d'heure après cette marque de mutuelle et banale courtoisie que je me souvins.

Ce gros homme rasé avait occupé — pas longtemps, mais il l'avait occupé — un petit appartement contigu à celui que j'habitais sur les hauteurs de Montmartre.

Il était quelque chose comme un substitut de province, ou je ne sais quoi d'autre dans la même industrie.

Affublé, en dehors de ses appointements, d'une rondelette aisance personnelle, il avait loué, à Paris, une petite garçonnière, où il venait consommer ses extra-judiciaires et honteuses fredaines.

Une fois par semaine, à peu près, je l'entendais ren-

(1) Alphonse Allais. **Le bec en l'air** (Ollendorff, éditeur).

trer chez lui sur le coup de deux heures du matin avec une provisoire compagne.

Du fond de ma chaste couche, je percevais comme un murmure assourdi de débauche, je gloussais la douce protestation de l'homme surpris en plein sommeil, et je me rendormais de plus belle.

Un soir que je me trouvais dans la loge de ma concierge, dont la fille me demandait des billets de thèâtre, je vis mon luxurieux voisin et sa maitresse d'une nuit.

Lui, pareil à ses semblables.

Elle, une jolie petite bonne femme du Moulin-Rouge, sur laquelle je me sentais poindre, depuis quelque temps, de véhémentes intentions.

Le substitut entr'ouvrit la porte de la loge et demanda :

— Rien pour moi ?

— Rien, monsieur ! répondit ma concierge.

Et la petite concierge, dès l'huis clos, me dit :

— C'est votre voisin.

C'était lui, mon voisin !

C'ètait ce gros veau libidineux qui se permettait d'occuper, en compagnie de femmes légères, un appartement séparé du mien que par l'épaisseur d'une pelure d'oignon à peine.

Et je me fis, sur mon propre autel, le serment que se justicier départemental ne dormirait pas cette nuit, ou qu'il dormirait mal, ce qui est plus terrible que de ne pas dormir du tout.

A peine fus-je entré dans ma chambre, que mon oreille se colla sur la cloison.

Mon voisin n'avait pas perdu de temps.

Déja, il contait un tas de saloperies à la petite courtisane.

Cette dernière baîllait et tuait le temps à l'aide d'un breuvage dont je ne pus déterminer la teneur exacte.

Ils se couchèrent.

Alors, moi, chaussé de pantoufles dont la semelle semblait empruntée à la peau de dessous les pattes de je ne sais quel félin silencieux, j'ouvris ma porte, me glissai vers la sonnette du débauché.

...Ding, ding, ding, ding, ding, ding !

Avez-vous entendu retentir jamais les sonnettes de Jéricho ?

Non ! dites-vous.

Eh bien, imaginez-les-vous.

Onze secondes s'écoulèrent et déja mon oreille s'était remise à son poste contre la cloison.

Avez-vous jamais (pardonnez-moi de vous interpeller ainsi à tout bout de champ), avez-vous jamais, dis-je, perçu une couleur avec votre oreille ?

Non ! dites-vous.

Eh bien ! moi, j'entendis, j'entendis que ces deux individus étaient devenus blèmes.

— On a sonné !

— Oui, on a sonné !

— Quelqu'un a sonné !

— Il y a quelqu'un qui a sonné !

Bref, on se serait cru dans un drame de Mæterlinck.

— Il y a quelqu'un qui a sonné !

Un petit branle-bas s'opéra dans la chambre.

L'homme s'arma d'un révolver. (Les magistrats, peu confiants en le glaive de la justice, portent toujours sur eux un pistolet complémentaire).

Il s'avança vers la porte d'entrée, accompagné de la jeune femme, elle-mème armée d'un flambeau en simili-bronze :

— Qui est là ? Qui est là ?

Personne, comme de juste, ne répondit.

Ils insistèrent.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un qui est là ? derrière cette porte ?

Le nommé Peau de Balle s'obstina dans son silence à la Mæterlinck. (Il jouait sans doute le rôle de l'Homme qui ne dit pas qu'il est là).

Ils se rassurèrent alors: quelqu'un de la maison, sans doute, s'était trompé de porte.

Et ils reprirent leurs ébats.

Moi, alors, nouveau coup de sonnette.

Eux, seconde et, plus effroyable encore terreur.

J'entendis nettement leur lividité croissante.

Et pour en finir à jamais avec la magistrature de mon pays, je me saisis d'un balai.

Pas un de ces balais qui servent aux sorcières à se rendre au sabbat...

Mais un de ces balais en forme de T, tout à fait propres à heurter un point situé hors de votre portée et sur votre plan.

Pan, Pan, pan.

Trois coups frappés, la nuit, sur une persienne d'un

cinquième étage d'une maison sans balcon ! Mystère ! Horreur !

A peu près certain que ces personnalités sans mandat ne dormiraient plus de la nuit, moi je goûtai un repos bien mérité.

Le lendemain matin, l'homme donnait congé de son appartement.

Et, peu après, la petite femme épousait un brave commerçant du quartier.

PAUL BILHAUD

Symphonie en Lac majeur [1]

Ils s'aiment. Oh ! l'amour ! Sentiment qui pénètre.
Ils sont jeunes. Avant d'être vieux il faut être
Jeune ; c'est l'habitude et le commencement.
Et pour finir on doit commencer. Où ? Comment ?
Nul n'ose l'affirmer. Le réglement céleste
C'est de ne rien savoir et d'ignorer le reste.
Loi. Dieu. Flic ! Flac ! Tampon ! Personne n'est blessé,
Passons. — Tout ce qui se passe a pour nom : le passé.
Eux, ils sont l'avenir. Sans que cela me gêne,
Je dirai plus : ils sont le présent. Tout s'enchaine,
Mais ne s'explique pas. Car s'expliquer, pourquoi ?
Aucun ne comprendrait, aucun, pas même moi,
Alors ? — Tout çà, rébus, mystère, énigme, voile.
Le charbon, diamant ; le diamant, étoile ;
Donc l'étoile, charbon. Ou sinon rien. Trou. Four. —
Ils s'aiment, sans pourtant récolter. — Calembour. —
Expression concise, à double sens, et nette.
Ils s'aiment, sans pourtant récolter. — Je répète

(1) Paul Bilhaud, **Pour rire**. (Librairie théâtrale).

Pour ceux qui sont distraits. — Et, d'un accent vainqueur
Je m'écrie : « Oh ! l'amour ! Salmigomdis du cœur ! »
Et c'est tout. C'est assez. Je peins d'un trait : Esquisse,
Où l'amour les a-t-il conduits ? Loin. Près. En Suisse,
Pays bossu. — Les mots ? Bosses que Dieu gonfla,
C'est clair. Mais il fallait le trouver. Tout est là :
Christophe Colomb, l'œuf. — Le cerveau du poète
Est la marmite où bout l'alexandrin qui fouette ! —
J'ai fouetté, poursuivons. — Ils sont en Suisse. Bien.
Que font-ils ? Je l'ai dit : Ils s'aiment. Tout ou rien !
Dilemme que soutient la passion qui parle.
Comment se nomment-ils ? Elle Berthe, et lui Charle.
Ces deux noms sont très courts. L'un commence par B,
L'Autre par C. C'est bien. — Savez-vous l'alphabet ?
Ces lettres, B et C, sont près l'une de l'autre,
Donc, ils devaient s'aimer. — Ce qui prouve est apôtre,
L'alphabet est apôtre alors ayant prouvé. —
En Suisse, que peut-il bien leur être arrivé ?
Chose simple et terrible ! Un lac à leurs yeux brille,
Aussi pur que le cœur pur de la jeune fille,
Plus calme, car elle aime et le lac n'aime pas.
Et le lac est : Majeur. — Elle, tendant les bras,
Veut aller sur le lac. Et lui, l'amant fidèle,
Lui dit, d'un accent doux comme un chant d'hirondelle :
« Bateau ». Pourquoi ?.—Pourquoi ? Mais à cause de l'eau ;
Car, pour aller sur l'eau, moyen divin : Bateau.
Et les voilà partis. Ah ! pleurons ! La tempête
Guettait. Elle mugit. On eût dit la trompette.
Du jugement dernier. Et le lac, le grand lac,
Bondit avec un bruit qui faisait : Flac ! Flac ! Flac !

Heurt et chaos ! Tohu-bohu de chose humide !..
Où donc est l'amoureux ? Où l'amante timide ?
Ah !.. Ils sont tantôt en haut par le flux du flot,
Et tantôt en bas par le reflux du dito !
Mais ils sont quelque part. On ne change de place
Que pour aller ailleurs. Loi des corps dans l'espace.
Géométrie. — Ils vont donc au gré des flots sourds,
Trempés, à moitié morts, mais s'adorant toujours.
Car, ainsi que ce qui se plie est malléable,
L'amour est éternel ! — plus, même : imperméable.
C'est pourquoi leur amour ne se noya pas, non,
Ce fut eux. Ah ! tant pis ! Dieu le voulait. C'est bon. —
L'air est fait pour l'oiseau. Preuve : il vole. Plumage.
Quant aux ballons, jamais! Car: caoutchouc. Crevage.
Le bois nourrit le feu qui nous chauffe, l'hiver.
Sec, il flambe. Au contraire il fume, s'il est vert.
Les poissons, eux, dans l'eau vivent, aiment, travaillent,
Et non les amoureux, donc : Fallait pas qu'y aillent !

Pardon. Encore un mot. Un seul. — Le lac Majeur
N'est pas en Suisse, mais en Italie. — Erreur
Alors ? — Non, Quand je dis : Cette chose est. La chose
Doit être. Dieu propose et c'est moi qui dispose.
Moi, je sais l'avenir. Ce qui n'est pas — sera.
Si le lac Majeur n'est pas en Suisse, — il ira.

PAUL BILHAUD

Ça !..[1]

(Profil de Parisienne)

Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature ;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure.

Le nez, avec des airs osés,
Malin, fripon, guette, furette ;
La lèvre, tendue aux baisers,
A la riposte est toujours prête.

La main est fine, le pied vif,
Le bras, rond, tient bien à l'épaule ;
La taille est droite comme un if
Avec des souplesses de saule.

Tout çà c'est coquet, c'est gentil,
C'est l'esprit, le charme, la grâce ;
D'où çà vient-il ? Où ça va-t-il ?
On ne sait, çà nait et ça passe.

(1) Paul Bilhaud. **Pour rire**. (Librairie théâtrale).

C'est un fruit que nous aimons bien
Et dont la saveur est exquise ;
Ça s'habille avec presque rien
Et c'est mis comme une marquise.

Ça renait à chaque printemps,
Plus frais que la fleur odorante,
Et quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.

Ça jette au-delà des moulins
Plus de bonnets qu'un pape même
N'en pourrait bénir des deux mains
Et çà dit : « Moi, j'aime qui m'aime ! »

C'est encore trop modeste, car
Lorsqu'on l'aime çà vous adore ;
Ça n'a qu'un seul dieu : le hasard,
Et ça se couche avec l'aurore.

Ça vous a des chagrins d'amour
A fendre l'âme d'un apôtre ;
Ça se tue une fois par jour,
Et ça meurt dans les bras d'un autre.

Tantôt béni, tantôt maudit,
Tête brune ou bien tête blonde
Lorsque ça raisonne, ça dit :
« Bah ! après moi la fin du monde ! »

PAUL BILHAUD

La complainte du fromage [1]

Ma mère était une génisse
A l'échine grasse, au poil roux,
Superbe et féconde nourrice,
Au regard bienveillant et doux.
Le lait dont on me fit fromage
Par la fermière, avec amour,
Fut dans un grand seau de ménage
Recueilli, le soir d'un beau jour.
Et, d'avance écartant le voile
De l'avenir, avec transport
Je me disais : « J'ai mon étoile ! » —
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

On me donna la forme ronde
D'une casquette de facteur,
Et l'on me lança par le monde.
Qu'alors j'avais l'air séducteur !
Immaculé comme l'hermine,
Blanc comme la fleur d'oranger,

(1) Paul Bilhaud. **Gens qui rient.** (Barbré, éditeur).

Propret, d'appétissante mine,
Chacun eût voulu me manger.
Si je ne sentais pas la rose,
Du moins je ne sentais pas fort...
Maintenant c'est tout autre chose :
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

J'avais ce charme qui s'exhale
De tout cœur naïf, jeune, ardent ;
Mais, dans ma candeur virginale,
Je me raisonnais cependant,
Je voyais froidement les choses
Et ne me dissimulais pas
Que mon destin, — comme les roses, —
Aurait l'espace... d'un repas.
Oui, me disais-je, c'est la vie :
Naître, sentir, et puis... la mort.
Simple question d'agonie !
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

Hélas ! c'etait inévitable,
Je devais finir, mais, du moins,
Je rêvais de finir à table,
Entouré d'égards et de soins,
Au milieu des fleurs et des lustres,
Servi sur de l'argent massif,
Aspiré par des nez illustres,
Lorgné par un gourmet pensif,
Savouré par un palais rose,
Loué, choyé... que sais-je encor ?
Je rêvais cette apothéose !
Ah ! Plaignez mon malheureux sort !

Tout en attendant à l'office,
Je voyais apprêter les plats.
Malheur ! on usait d'artifice
Pour les rendre plus délicats !
Poivre, sel, cannelle, verdure,
On leur en fourrait jusque-là !
Chez eux rien n'était plus nature ;
Et je pensais, voyant cela :
Pauvres mets, ce qu'en vous on aime
C'est votre entourage d'abord ;
Moi, je suis aimé... pour moi-même !
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

L'instant du martyre était proche,
Mon destin s'appêtait, cruel ;
Et d'abord, en me mit sous cloche,
Comme un dangereux criminel ;
Une simple cloche de verre,
Oui, comme au dernier des melons !
Puis un chef, à la voix sévère,
Cria : « Le fromage, servons ! »
Alors, un valet, la main sale,
Me saisit brusquement... butor !
Profane !.. Et j'entrai dans la salle.
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

J'entrai donc. Ce fut comme un rêve ;
Oui, le dîner touche à sa fin !..
Je vois que déjà l'on enlève
Tout ce qui reste du festin !..
Oh ! non ! je ne veux pas le croire !

C'est fini ? bien fini ? mais quoi ?
Je ne suis donc qu'un accessoire,
Pour que l'on ait dîné sans moi !
Ah ! la lumière se fit, prompte,
Et je compris tout sans effort :
Les ingrats ! Je leur faisais honté !...
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

C'en était trop ! et sous ma cloche
Je sentis l'air qui me manquait.
Cependant le garçon s'approche
D'un monsieur qui me remarquait.
J'eus espoir, je repris courage :
« Je suis tombé sur un gourmet »,
« Pensai-je, on va me rendre hommage !... »
Il me flaira... « — Pas assez fait ! »
Pas assez fait !... Le misérable !
Ces trois mots-là me donnaient tort,
On m'emporta comme un coupable.
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

Je fus relégué dans l'office,
En butte aux plus sanglants mépris,
Et le personnel de service
Alla me revendre à vil prix.
Ce fut une vieille laitière
Qui me reprit : après cela
Je passai chez une fruitière,
Pour m'en aller tomber, de là,
Dans un restaurant de cocotte !...
S'être bercé de rêves d'or

Et finir dans une gargotte !...
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

Oui, c'était la dégringolade
Qui commençait pour moi ; bientôt
Je jaunis, je devins malade,
Je me corrompais, en un mot.
Tout mon corps, en proie aux écailles,
Prit des aspects désordonnés,
Puis, un jour, je vis mes entrailles
Sortir de mes flancs étonnés !
Et le client, juge terrible,
S'éloignait, disant : « Qu'il sent fort ! »
Et moi seul j'étaits insensible !
Ah ! plaignez mon malheureux sort !

Je restai là, dans la vitrine,
Comme un lugubre figurant ;
Puis, des vers, nés dans ma poitrine,
Rongèrent mon corps expirant.
Ah ! la mesure était complète :
Se sentir tout rempli de vers,
Et pourtant n'être pas poète !
Quel tourment sorti des enfers !...
Ce n'était pas tout ! Non ! O rage !
Le ciel me réservait enfin
De marcher tout seul, moi, fromage!...
Ah ! ce fut le coup du lapin !

MAURICE BOUCHOR

Ritournelle normande[1]

O ma chanson, sois une fleur
De joyeuse et vive couleur
Au milieu des rimes dorées ;
Comme, dans les blés d'or de Caux,
Etalant leurs faces pourprées,
Montent les grands coquelicots.

Sous le col ayant mes deux mains,
Je me couche par les chemins.
Au loin quelque chose qui bouge,
Soit crête de cocorico,
Soit vivante escarboucle, est rouge
Comme un ardent coquelicot.

Je n'ai pas un cœur de rocher !
J'ai vu lentement s'approcher
Le petit point rouge qui brille :

(1) Maurice Bouchor. **Choix de poésies.** (Eugène Fasquelle, éditeur).

Ma chanson, va dire à l'écho
Que c'est un chaperon de fille,
Plus vermeil qu'un coquelicot.

Bonjour, la belle au pot de lait !
Invite-moi donc, s'il te plait,
A manger tes lèvres de fraise :
Je payerai bien mon écot !
Mon cœur, n'étant plus qu'une braise,
Est couleur de coquelicot.

Je la regardais ébloui :
De l'œil elle me disait oui,
Avec un geste qui refuse.
Et Margot, ma blonde Margot,
Etait là devant moi, confuse,
Rouge comme un coquelicot.

MAURICE BOUCHOR

Beuverie flamande[1]

A Ernest Coquelin.

Plus tard, quand je serai l'amant
D'une grosse cabaretière,
Dans un bouge quasi-flamand
Nous festoierons la nuit entière.

Si nous avons assez d'argent
Pour ne pas faire banqueroute,
L'aube nous trouvera mangeant
Un énormé plat de choucroute.

Nous aurons de grands pots d'étain ;
Et je ne compte pas les pintes
Qui, vers le lever du matin,
Sur nos figures seront peintes.

Dans nos larges gorges sans fond
Tombera le joyeux pale ale ;

(1) Maurice Bouchor. **Choix de poésies.** (Eugène Fasquelle, éditeur).

Et brusquement, hors du plafond,
Tous nos rêves déploieront l'aile.

Des formes vagues passeront
Au son léger de la musique,
Et puis voltigeront en rond
Dans notre ivresse fantastique.

Sous de charmants bois redoutés
Nous suivrons des sentiers perfides,
Et nous prendrons des libertés
Avec d'adorables sylphides.

Puis quand, nos pipes s'éteignant,
Se dissipera la fumée,
Nous resterons seuls, étreignant
La tavernière bien-aimée.

Plus de ciel féerique et divin,
De lune et de formes dansantes ;
Mais du gin, de l'ale et du vin,
Et des faces réjouissantes.

Nous prendrons la réalité
Telle quelle. Au sortir du rêve,
Moi, j'aurai cette dignité
De l'âme humaine qui s'élève ;

Mon œil entr'ouvert sourira
Comme l'œil béat d'un chanoine,
Et la bière ruissellera
Sur ma barbe couleur d'avoine.

MAURICE BOUCHOR

La gloire des nez [1)]

Mon nez purpurin ,ton nez cramoisi
Nous font tout pareils à deux roses rouges,
Et, rassérénant le vieux mur moisi,
Jettent des clartés dans nos sombres bouges.

Le nez, quand les yeux se sont alourdis,
Porte le flambeau sacré de la vie,
Et la grand soleil des brûlants midis
Devant cette pourpre est pâle d'envie.

O mon nez fleuri, somptueux rosier !
Je t'honore, ô ma trogne bien-aimée !
La liqueur a beau racler mon gosier ;
Si je l'aime, s'est qu'elle est parfumée.

Elle me rappelle ainsi les printemps
Que j'ai dépensés dans les hautes herbes,
Mes jeunes amours frais et palpitants
Et le dôme obscur des forêts superbes !

(1) Maurice Bouchor. **Choix de poésies.** (Eugène Fasquelle, éditeur).

J'estime, ô mon nez, ton flair délicat !
Mais, surtout, flamboie encore, flamboie !
Je veux témoigner par tout ton éclat
De l'intensité de ma folle joie.

Etincelle aussi, nez de mon ami.
Du buveur exquis à la rouge lèvre
Qui jamais n'emplit son verre à demi,
Qu'il boive xérès, pale ale ou genièvre.

Frère, nous boirons pendant quatre nuits ;
Puis, resplendissants comme deux aurores,
Nous sortirons, veufs de nos vieux ennuis,
Et nous serons ronds comme deux amphores.

HIPPOLYTE BUFFENOIR

Chanson des Bois [1]

Quand la fraise des bois rougit le sentier vert,
Quand l'arbre est plein de sève et le cœur plein d'ivresse,
L'amoureux s'enhardit auprès de sa maitresse,
Et met des fleurs des champs à son corsage ouvert.

Folâtrant, il l'emmène au fond des solitudes :
Il lui dit : Viens, Mignonne, enivrons-nous d'amour !
Oublions pour une heure, oublions pour un jour
Nos souvenire amers et nos inquiétudes.

Il enlace sa taille, et, vers elle incliné,
Doucement il lui dit sa chanson favorite.
Attendri comme Faust aux pieds de Marguerite,
Il se perd dans les yeux qui l'ont illuminé.

Et les fleurs du corsage, en souriant données,
Tombent sous la ramure et bientôt sont fanées.

---

(1) Hippolyte Buffenoir. **La vie ardente.** (Alph. Lemerre, éditeur).

L'amant, le lendemain, est tout fier de venir
Chercher de son bonheur ce frêle souvenir.

Quand l'arbre est plein de sève et la cœur plein d'ivresse,
L'Amoureux s'enhardit auprès de sa maitresse :
Quand la fraise des bois rougit le sentier vert,
Il met un baiser tendre à son corsage ouvert.

COMTE DE COETLOGON

Elle est sauvée[1]

1.

Nous avons vu sur le trône de France
Des maréchaux, des rois, des empereurs,
Tous ces gens là barbottaient nos finances,
Il n'en faut plus, Français, y a pas d'erreurs !
Grévy fait r'naître not' cœur à l'éspérance,
Il est intègre et jou'bien au billard.
C'est tout ce qu'il faut pour gouverner la France ;
A ce jeu-là l'on n'perd pas cinq milliards.

Refrain.

Elle est sauvé'notre sainte République,
Allons, Français, n'ayons tous qu'un seul cri,
Pour acclamer Grévy le Jurassique,
Français crions : vive Jules Grévy
Vive Grévy !

---

(1) Un tourneur en vers (Comte de Coëtlogon). **Elle est sauvée!** (Benoit, éditeur).

2.

Plus de Mexiqu', plus de folles conquêtes,
Plus de galas, plus de ruineuses cours ;
Tout pour le peuple, à lui toutes les fêtes !
Plein's de drapeaux, de lampions, de discours.
Not'président sait fair' de beaux messages ;
Son diadème est un chapeau gibus,
Et méprisant les brillants équipages,
Pour ses six sous monte dans l'omnibus.

(au refrain)..

3.

Son minister' s'composant de vrais sages
Qui comme lui méprisent les écus,
Nous n'verrons plus de honteux tripotages,
De virements, ni d'odieux abus.
Plus d'ces fortun's dont on sait trop la source
Plus d'emprunt turc, plus de bons mexicains...
Gambetta, seul, f'ra cascader la Bourse
Pour remplir cell' des vrais républicains.

(au refrain)..

4.

Quand on nous prit l'Alsace et la Lorraine
Des généraux commandaient nos soldats.
A bas les sabr's ! la Chambre souveraine
Comm'chefs d'armé's n'veut rien qu'des avocats.
Dans le congrès, r'troussant sa large manche,
Grévy jouera not'sort aux dominos...
Le double six nous donn'ra la revanche :
Nous pouvons bien nous passer de héros.

(au refrain)..

Du président le modeste ménage
Donne l'exempl' de toutes les vertus.
A l'Elysée' le bœuf et le potage.
Roti, salad' composent les menus.
Et chaque soir, l'usage le comporte
Tout'la famill' trôn' dans la grand salon...
C'est Duhamel... qui reçoit à la porte
Et celui-là... sait tenir un'maison.

(*au refrain*)..

CHARLES CROS

L'Archet [1]

A Mademoiselle Hjardemaal

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'il lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange.

Lui, ne craignait pas de rival,
Quand il traversait mont ou val,
En l'emportant sur son cheval.

Car, pour tous ceux de la contrée,
Altière elle s'était montrée,
Jusqu'au jour qu'il l'eut recontrée.

L'amour la prit si fort au cœur,
Que pour un sourire moqueur,
Il lui vint un mal de langueur.

---

(1) Charles Cros, **Le coffret de Santal**, (Librairie Stock).

Et dans ses dernières caresses :
« Fais un archet avec mes tresses,
Pour charmer tes autres maîtresses ».

Puis, dans un long baiser nerveux,
Elle mourut. Suivant ses vœux,
Il fit l'archet de ses cheveux.

Comme un aveugle qui marmonne,
Sur un violon de Crémone
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter. Car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons.

Le roi, charmé, fit sa fortune.
Lui, sut plaire à la reine brune
Et l'enlever au clair de lune.

Mais, chaque fois qu'il y touchait
Pour plaire à la reine, l'archet
Tristement le lui reprochait.

Au son du funèbre langage,
Ils moururent à mi-voyage.
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

CHARLES CROS

Morale[1]

Sur des chevaux de bois enfiler des anneaux,
Regarder un caniche exécuter aux dominos,
Essayer de gagner une oie avec des boules,
Respirer la poussière et la sueur des foules,
Boire du coco tiède au gobelet d'étain
De ce marchand miteux qui fait ter lin tin tin,
Rentrer se coucher seul, à la fin de la foire,
Dormir tranquillement en attendant la gloire
Dans un lit frais l'été, mais, l'hiver, bien chauffé,
Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café.

(1) Charles Cros, **Le coffret de Santal.** (Librairie Stock).

CHARLES CROS

Chanson des Sculpteurs [1]

Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond's s'épanche !
Le marbre est un'matière à part,
Y en n'a pas d'plus blanche.

Proclamons les princip's de l'art !
Que personn'ne bouge !
La terr' glais', c'est comm' le homard ;
Quand c'est cuit, c'est rouge.

Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'amuse !
Le bronz'dure, à moins qu'par hasard,
Pour des cloch's on n'l'use.

Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' se saoûle !

---

(1) Charles Cros, **Le coffret de Santal.** (Librairie Stock).

Quoique l'plâtr' soit un peu blafard,
Il coul'bien dans l'moule.

Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'entende !
Les contours des femm's c'est du lard,
La chair, c'est d'la viande.

CHARLES FREMINE

Les Pommiers [1]

A Auguste Vacquerie

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu ;
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers,
Ils sont trapus, noirs et difformes :
Pourtant qu'ils sont beaux mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée et les plateaux ;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux ;
Tout leur est bon, le pré, la lande,
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers !

(1) Charles Frémine. **Poésies.** (P. Ollendorff, éditeur).

Quand Mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraiches couleurs ;
Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers :
Heureux qui peut voir sous leurs branches
Crouler la neige des pommiers.

Les matinales tourterelles
Chantant dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts ;
Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers :
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leur nid dans les pommiers.

L'automne vient qui les effeuille.
Les pommiers ont besoin d'appuis,
Et leurs longs bras, pour qu'on les cueille,
Jusqu'à terre inclinent leurs fruits ;
Eve fut prise à leur caresse,
Ils la tentèrent les premiers :
Gloire à la grande pécheresse !
L'Amour est né dans les pommiers !

Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs murmures
Ont enchanté mes premiers jours,
Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures

Mené mes premières amours ;
Que l'on y porte aussi ma bière,
Et mon corps, sans draps ni sommiers,
Dans un coin du vieux cimetière
Dormira bien sous les pommiers !

CHARLES FREMINE

Sainte Bohème [1]

A Alfred Ross.

Enfin las de tirer la queue
A tous les diables du quartier,
Loin des recors, vers la banlieue,
Hier & fui, mon gargotier.

Ce soir, qui sait ? demain, qu'importe !
L'hôtelier, qui m'a fait crédit,
Gardera la clef de ma porte,
Et puis, bonsoir ! tout sera dit.

Cependant novembre dérobe
Le soleil sous d'épais rideaux,
Et ma légère garde-robe
Est tout entière sur mon dos.

Par le Luxembourg, dont les arbres
M'ont versé l'ombre tout l'été,

(1) Charles Frémine. Poésies. (P. Ollendorff, éditeur).

J'erre, admirant combien les marbres
Noircissent à l'humidité.

Dans les brumes grises et blanches
Que traverse un vol de corbeaux,
Le vent secoue au bout des branches
Des nids qui tombent par lambeaux.

J'erre, n'ayant d'autre ressource
Que des vers qui m'ont rendu fou ;
Un écu reste dans ma bourse,
Et je m'en vais je ne sais où.

Pourtant mon âme n'est point triste ;
Tous les gens sages en riront,
Mais seuls de fiers rêves d'artiste
Jettent de l'ombre sur mon front.

CHARLES FREMINE

Trois Dizains [1]

A Georges Lorin

I.

Or, nous avions soupé — du sauterne et des huitres —
Quand le matin entra comme un casseur de vitres.
Elle agrafa sa robe et noua ses cheveux ;
Puis, ouvrant la fenêtre, elle cria : « Je veux
Des fraises ! Nous irons les cueillir par les Halles ! »
L'Orient arborait ses pourpres automnales
Et les grands quais brumeux étaient bordés de fleurs.
Nous marchions ; j'admirais ses récentes pâleurs
Et son regard fiévreux brillant sous la dentelle :
« Entrons donc à la Morgue, en passant », me dit-elle.

II.

Elle avait un panier de fraises à la main ;
Et, dans les marronniers qui couvraient le chemin,
Comme un défi charmant aux jours froids et moroses,

(1) Charles Frémine. **Poésies.** (P. Ollendorff, éditeur).

S'érigeaient, çà et là, des thyrses blancs et roses.
Elle, toute à ses fruits, puisait dans son panier,
Rieuse, indifférente à ce jet printanier,
A l'aurore, aux couleurs dont l'artiste s'étonne,
A ces bouquets d'avril sur ces rameaux d'automne,
A cet éclat de sève, intrépide et moqueur,
Qui raillait la saison comme l'amour mon cœur.

III.

J'essuyai d'un baiser les fraises de sa bouche,
Et je pris pour Auteuil le premier bateau-mouche.
Le parfum dangereux qu'exhalent ses jupons
Me poursuivait encor sous les arches des ponts,
Tandis qu'aux bords du fleuve, où s'éveillaient les brises,
Les brumes de septembre, ouvrant leurs ailes grises,
Jetaient, en s'enfuyant, leurs ombres sur les eaux,
La lumière aiguisait la pointe des roseaux,
Et, dans l'or des taillis, les châtaignes précoces
Sortaient, en bondissant, des valves de leurs cosses.

ANDRE GILL

Le Chat Botté [1]

Matou charmant des contes bleus,
Chat, l'unique trésor des gueux,
Chat qu'on adore,
En son enfance et que, très vieux,
Pour son langage merveilleux,
On aime encore ;

Chat qui vaut cent fois le cheval
D'Alexandre, chat sans rival
En cabriole,
Angora plus fort qu'un lion,
Dont chaque poil comme un rayon,
Chauffe et console ;

Chat invisible et toujours là,
Qui se rit de la prison la
Plus cellulaire,

(1) André Gill. **La Muse à Bibi.** (Flammarion, éditeur).

Et dont chaque homme, sous son toit,
Possède, si pauvre qu'il soit,
Un exemplaire...

Ah ! qu'il était, mon chat botté,
Luisant d'amour et de gaieté,
Quand, chat d'audace,
Avec des airs exorbitants,
Il précédait mes beaux vingt ans
En criant : Place !

Place au marquis de Carabas ;
Ohé ! vous tous, là-haut, là-bas,
Place à mon maitre !
Admirez, peuples étonnés,
L'homme depuis le bout du nez
Jusqu'à la guêtre ;

Avouez qu'il réussira ;
Qu'en force, en grâce, et coetera
Il outrepasse,
Le droit qu'on a sous le soleil
D'être un chef d'œuvre sans pareil,
Et faites place !

Et d'abord proclamez, manants,
Que les eaux, les bois et les champs,
Les fleurs nouvelles,
Le ciel, à dater d'aujourd'hui,
Sont à lui, les lauriers à lui,
A lui les belles !

Si vous en doutiez, par malheur,
Vous seriez, j'en essuie un pleur
Lorsque j'y rêve,
Ma parole de chat botté!
Hachés comme chair à pâté,
Hachés sans trêve...

Ainsi parlait dans ce temps-là
Mon chat en habit de gala,
Mettant flamberge,
A tous les vents, frappant d'estoc,
Le verbe haut, le poil en croc,
La queue en cierge.

Au temps où ses bottes de cuir
Neuf lui donnaient, sur l'avenir
Et sur l'espace,
Un crédit presque illimité,
Ainsi parlait mon chat botté...
Hélas ! tout passe...

Le feu des yeux, l'émail des dents,
Les nerfs, le poil, au fil des ans,
Tout passe et casse ;
Et, nu-pattes, navré, perclus,
Mon ancien boute-en-train n'a plus,
Que la carcasse.

Adieu jeunesse, jeux et ris,
L'amour, la guerre, adieu souris,
Adieu, minette !

Horizons roses, verts sentiers,
Châteaux en Espagne, paniers,
Vendange est faite.

Or le héros du conte bleu
Garde à présent le coin du feu,
Morne, asthmatique,
Transi, flétri, fini, moisi,
Débotté pour toujours, quasi
Paralytique ;

Et j'ai grand peur à tout moment
De voir mourir d'épuisement,
L'ami d'enfance,
Que, pour moins de solennité,
J'appelle ici le chat botté,

Mais qu'on nomme aussi : l'Espérance.

ANDRE GILL

La levrette est le gamin [1]

(Histoire parisienne).

Ecoutez l'histoir' du gamin,
Du gamin et de la levrette !
L'un demeurait à la Villette ;
L'autre habitait faubourg Germain !

C'était une levrette exquise ;
Je n'sais plus comment ell's'app'lait ;
Mais c'était la chienn'd'un'marquise,
Qui de la levrett'raffolait.
C'te p'tit'bête était adorée,
Tell'ment qu'aux Tuil'ri's, chaque jour,
On l'envoyait faire un p'tit tour
Avec un larbin en livrée !

Quant au gamin, c'était l'gavroche
Qui parcourt Paris en tous sens,
Et qui, sans peur et sans reproche
Flân', rigole et blagu' les passants,

(1) André Gill. **La Muse à Bibi.** (Flammarion, éditeur).

Or, un jour qu'aux Tuil'ri's (mazette
Ça se cors' comm' du Montépin !)
Il était planté d'vant l'bassin,
Précisément pass'la levrette...

Contre le goss'levant la patte,
La levrett', — cett'chienn' de salon, —
Avec un'morgu' d'aristocrate
Lui compiss' tout son pantalon.
Le gamin sent l'pipi qui l'mouille,
I s'retourne, i fait du potin...
Mais de la levrett' le larbin
Le trait' de p'tit' gouape et d'fripouille !

L'gamin, jurant de s'venger, file
La bête et l'laquais sans êt'vu...
Jusqu'à leur noble domicile
Il les suit d'loin, à leur insu...
Su'l'pas d'la porte, au bout d'une heure,
La p'tit' levrett' vient prendre l'air...
L'gamin l'empoign', prompt comm'l'éclair,
Et l'entrain' loin de sa demeure !

Il lui fit faire, à la Villette,
Connaissanc' d'un caniche affreux...
La levrette agit en levrette !
Ell'prit l'canich' pour amoureux.
Deux jours plus tard, dans la soirée,
Lâchée enfin par le gamin,
Ell'reparut faubourg Germain...
Mais elle était déshonorée !

Peu d'temps après, ell'mit au monde,
Non sans quelques douleurs de reins,
Six cabots d'un'laideur immonde,
Bâtards, p't-êt' même adultérins!...
Mais l'plus bath de l'historiette
C'est qu'la marquis', tout récemment,
A pris son cocher pour amant,
Histoir' d'imiter la levrette !

Et voilà l'histoir' du gamin,
Du gamin et de la levrette !
Quel triomphe pour la Villette !
Quel deuil pour le faubourg Germain !

ANDRE GILL

Déménagement [1])

C'est le terme. Au pavé, les gueux. Bon débarras !...
Empile vivement dans la charrette à bras
Ton poussier disloqué, tes deux chaises de paille,
Tes poëlons, tes outils, tes guenilles, canaille ;
Et file ! fous le camp tout droit, sans savoir où.
Cherche si le hasard te garde encore un trou
Suffisamment hideux pour servir de tanière
Aux tiens, en attendant le trou du cimetière.

L'homme est dans les brancards. L'ainé, le moins chétif
Des petits, va derrière: il surveille, attentif
L'équilibre branlant des haillons de famille.
Et, quelques pas plus loin, un gosse qui sautille
A côté de la mère, admire gravement
Le trésor qu'elle porte avec recueillement:
Sous un globe, idiote et touchante relique :
— Sa couronne de fleurs d'oranger symbolique.

(1) André Gill. **La Muse à Bibi.** (Flammarion, éditeur).

ANDRE GILL

Nocturne [1])

Bon sens d'bon Dieu ! fait-i' un vent !
J'fais pas quat' pas l'un l'aut'e d'vant.

J'arriv'rai jamai' à Montrouge.
Qué sal'vent ! C'est pas c'que j'ai bu :
J'ai rien bu ; ça m'est défendu ;
J'peux boir' qu'avec Alphonse l'Rouge.

Zinguer tout seul, c'est, c'est pas mon blo'
Qui ça ? Joseph el'machiniese,
Un homme d'théât', un artisse,
Boir' tout seul ? — Oh ! la la. — Tableau !

Tiens ! Pig's-tu la lun' qui s'ballade ?
Qué qu'a boit donc, c'te bourriqu'-là
Pour avoir la gueul'blanch' comme ça ?
Y a pas d'bon sens ; vrai, qué panade !

---

(1) André Gill. **La Muse à Bibi.** (Flammarion, éditeur).

Si j'y payais un lit' ! — Tableau !...
Un peu plus longue, un peu moins ca'me,
On dirait la gueule à ma femme ;
C'est tout craché... sauf el'bandeau.

Qu'a s'coll' chaqu'fois su'l'coin d'la hure
Après qu'nous nous somm's expliqués.
C'est pas qu'jaim'y taper dans l'nez ;
J'haï ça : c'est cont'ma nature.

Mais pourquoi qu'a m'fait des ch'veux gris ?
Faudrait qu'j'y fout'l'argent d'mes s'maines.
J'ai beau y coller des châtai'nes,
A r'pique au tas tous les sam'dis.

Qu'a pleur', qu'a rigol' ; c'est tout comme ;
Sûr ! j'y foutrai pas un radis.
« T'as qu'a turbiner, comm'j'y dis,
« J'travaill'bien, moi qui suis un homme ! »

« J'trouv' pas d'ouvrag' » qu'all' me répond.
Et puis tous les ans c'est un gosse ;
Qué pondeuse ! En v'là d'un négoce,
C'est épatant ! A pond ! a pond !

J'en ai mon sac, moi, d'mon épouse ;
Mince d'crampon ; j'y trouv' des ch'veux,
C'est rien de l'dire. C'que j'me fait vieux !
Par là-d'sus madame est jalouse !

Il chante:

« Je n'ai gardé dans mon malheur
« Que la moitié d'une hirondelle... »
En v'là n'encor' d'un' ritournelle :
Delphin'jalous' ! — Tais-toi, mon cœur !...

Trois heur's qui sonn'nt ! Faut que j'rapplique
S'rait pas trop tôt que j'pionce un brin ;
C'que j'vas m'fout' un coup d'traversin !
Bonsoir. A d'main la politique.

Où donc que j'suis ? Par où que j'vas ?
Tableau du coup qu'Joseph s'égare !...
V'là l'Pont-Neuf, j'parie un cigare ;
C'est que l'Pont-Neuf ; j'arriv'rai pas !

Chauffons l'train ! hu' la grand'vitesse !...
.....
Tiens ! quoi donc que j'dégott' dans l'noir,
Qu'est à g'noux, là-bas sul'l'trottoir ?
Eh ! ben, là-bas, eh ! la gonzesse,

On grimp'pas su'les parapets !
Attends ! attends ! j'y vas... Cré garce !
Pigé, j'te tiens ! Dit's donc, c'est farce
Tout d'même ; en v'la des moulinets !

Vous comprenez la rigolade,
Vous, la p'tit'mer' ; vrai, qué potin !
C'est donc marioll', c'est donc rupin
De s'plaquer dans la limonade ?

Pourquoi ? Peut-êt' pour un salaud ;
Pour un propr'à rien, pour unepant'e ?
Malheur!... Tiens, vous prenez du vent'e.
Ah ! bon, chaleur ! J'comprends l'tableau :

On s'a fait arrondir el'globe,
On a sa p'tit' butte, à c'que'vois...
Et! ben, ça prouve qu'on n'est pas d' bois...
A m'va, c'te môm'-là ; tiens ! j'te gobe.

Faut y donner l'jour, à c'gamin ;
Maint'nant qu'y est, faut pas l'défaire ;
J'l'adop' d'abord ; j'y sers de père ;
Vrai ! j'l'adop' jusqu'à demain matin.

Allons, ho ! fais-moi voir ta pomme ;
Rapplique un peu sous l'bec ed'gaz
J'te gob' ; faut profiter de l'occas »
Y a pas d'erreur, va ; j'suis un homme,

Un chouett' un zig, un rigolo,
Fait donc voir çà ; bon ! v'là qu'a pleure...
Tu f'rais pas tant l'étroite à c't'heure
Si j't'aurais laissé t'fout' dans l'eau.

. . . . . .

Allons ! bon, c'est ma femme ! — Tableau !

EUGENE GODIN

L'An I De Rome [1)]

A. E. Ledrain

La vieille récidive et son infecte race
S'abattait sur le Tibre aux rivages dorés :
Ce n'était qu'un chaos d'aventuriers tarés :
Des souteneurs crétois, des mendiants de Thrace :

Cependant Romulus, les auteurs en font foi,
Avait fait une loi,
Qui punissait de mort les ivrognes. Bon roi !

Des esclaves d'Eubée, à demi lapidés ;
Fuyards sans feu ni lieu, gens de sac et de corde,
Le front marqué, la tête à moitié rasée ; horde
De voleurs de froment et de pipeurs de dés :

Des Numides roussis, sentant la cendre chaude,
Des Turks ayant au col la rougeur du carcan
Naufragés dans l'exil et conduits par un Khan ;
Déjà quelque Gaulois, même, jacque ou bagaude !

(1) Un républicain (Eugène Godin.) **La populace**. (Jules Lévy, *éditeur*).

Des camelots de Tyr, des Thébains francs-mitous,
Des claquepatins juifs, des cagoux de Mycènes,
Tous, du Nord au midi, tous flétris, tous obscènes,
Tous filous, tous bandits, tous brigands, tous, tous,
tous !

Tes citoyens n'etaient que le rebut des villes,
O Rome ! Il suffisait de craindre un châtiment
Pour qu'à ta porte on vînt frapper impunément.
Non, certes, les Romains n'étaient pas difficiles !

Oui, pardieu ! les Romains et Rome, en ce temps-là,
Manquaient de politesse et manquaient d'harmonie.
Le Latium était une Calédonie,
La capitale était un petit Nouméa.

Pour la gloire à venir des nations latines,
Pour que Rome atteignît son idéal divin,
Il voulut que sa Louve eût du lait, non du vin,
Du lait sauvage et pur ! dans ses dures tétines.

C'est pourquoi Romulus, les auteurs en font foi,
Avaient fait une loi
Qui punissait de mort les ivrognes. Bon roi !

EMILE GOUDEAU

La Revanche des Bêtes et la Revanche des Fleurs [1]

I.

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne ;
Tu mets un mors à ton cheval,
Férocement tu fais un spectre de ta canne,
Homme, roi du Règne animal ;
Quand tu trouves un veau, tu lui rotis le foie ;
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants, sur le gril ;
Le mouton t'apparait comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh ! le naïf poulet, qui des l'aube caquète
Oh ! le doux canard coincoinnant.
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête

(1) Emile Goudeau. **Poèmes à dire**, (Ollendorff, éditeur).

Les truffes de l'embaumement !..
Oh ! le porc dévasté dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le reluque :
Mané, Thécel, Pharès, — Jambon !
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains ;
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves
Et tant de brochets orphelins ;
Tu restes insensible aux larmes des sardines,
Et des soles au ventre plat ;
Tu déjeunas d'un meurtre et d'un meurtre tu dînes...
Va souper d'un assassinat !
Massacre dans les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis !
Tanais qu'on chou cruel guette, d'un air bonasse,
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux ?
Non. Les ours, les renards, les castors pris aux trappes
Sont une mine à paletots ;
Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,
Dont le désert s'enorguellit,
Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre, c'est peu ; le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif ;
Et le lapin (nous dit le Livre de cuisine)
Demande qu'on l'écorche vif ;
Et l'écrevisse aura, vive dans l'eau bouillante,

L'infernal baiser du carmin ;
Et — morne enterrement — l'huître glisse vivante,
Au sépulcre de l'abdomen.
Soit, il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du châtiment,
Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
Cloué pour Eternellement ;
Oh ! l'Animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'univers.
Or, elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver ! — qui s'en ira pratiquer des fenêtres,
Dans les orbites de tes yeux ;
Il mangera ta lêvre avide et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis,
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis ;
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées ;
Les cellules de ton cerveau.
L'âne s'esclaffera, voyant l'homme de Proie
Devenu rien dans le Grand Tout ;
Le pourceau, dans son bouge infect, aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût ;
Et les bêtes riront, dans la langue des Bêtes ;
De ce cadavre, saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes, —
Quand le mangeur sera mangé.

II.

Mais, quand l'accomplisseur de l'œuvre de vengeance
Aura dit : Fini le Géant !
La Nature, avec sa maternelle indulgence,
Clora la gueule du Néant.
Car tu fus quelquefois bon et plein de tendresse,
O triste Roi des Animaux,
Lorsqu'au pays d'Amour tu menais ta maîtresse
Cueillir les printaniers rameaux.
T'en souvient-il ? tu mis parfois à sa ceinture
Un bouquet doux comme un ami,
Et les lilas, avec un odorant murmure,
Sur sa gorge aimée ont dormi.
Pauvre mort, délaissé par ta maîtresse veuve,
Dans la tombe, rappelle-toi
Le pot de résédas, la violette neuve,
Sur la fenêtre, au bord du toit :
Comme tu les aimais, les chères campagnardes,
Fraîches sous leurs chapeaux rosés !
Comme elles t'envoyaient de leurs lèvres mignardes
Des parfums chargés de baisers !
Tu fus bon pour les fleurs. — Elles suivront ta cendre
Jusqu'à la région des morts ;
Leurs racines iront, sous la terre, reprendre
Les particules de ton corps ;
Elles se changeront, les douces envoyées,
En alambics mystérieux,
Elles distilleront tes chairs putréfiées
Pour en faire un charme des yeux.
Si ta veuve s'en vient vers cette sépulture,

Ce qui ne paraît pas bien sûr ! —
Elles auront voilé l'abjecte pourriture
Sous un linceul d'or et d'azur ;
Et plus tard — quand ton corps, cette chose innommée
Que tenait le Néant-Sommeil,
Aura, grâces aux fleurs, dans la vie animée,
Repris une place au soleil —
Par les airs, un beau soir d'été, plein de chimère,
De chants d'Amour, et de splendeurs,
Voleront, délégués par la Nature-Mère,
Les Papillons ambassadeurs ;
Sur la tombe ils viendront, en costume de fêtes
Porter le baiser ingénu,
Le baiser de pardon envoyé par les Bêtes, —
Quand tu seras fleur devenu.

EMILE GOUDEAU

Les Polonais[1]

I.

En ce temps-là, le duc Jean Soulografieski,
Prince des Polonais et Ruthènes, à qui
Sa soif de Danaïde avait donné la gloire,
Descendit longuement de son trône, et, sans boire,
Dit aux ivrognes vieux qui formaient son conseil :
« L'heure est enfin sonnée au cadran du soleil,
« L'heure où sur les Gaulois, ces buveurs à vergogne,
« Devra prédominer l'étendard de Pologne,
« L'étendard rouge, et jaune, et blanc, drapeau divin
« Dont la forme est bouteille, et dont le fond est vin. »
Et les vieux, inclinant leurs chevelures pâles,
Dirent : « C'est bien ! » — Pendant ce temps, comme des râles
Et des plaintes de mort, montaient du fond des cours
Des roulements inextinguibles de tambours.

(1) Emile Goudeau. **Poèmes à dire**, (Ollendorff, éditeur).

II.

L'armée était rangée au loin sous les bannières ;
On avait réuni des nations entières,
Et tous les cultes, — sauf le culte musulman, —
Avaient pris rendez-vous au lieu du ralliement,
Une sainte fumée, un nuage d'ivresse,
D'alcool et de tabac tournait avec paresse
Au?dessus des guerriers ivres, sous les pennons,
Près des fûts obusiers et des tonneaux-canons,
Or, Soulografieski, le rude gentilhomme,
Ayant tari d'un coup de langue un vidrecome
Qui lui venait du vieux Noé, Vigneron-Roi,
Descendit vers la plaine au dos d'un palefroi,
Célèbre entre tous les palefrois de Slavie,
Pour son ardeur étrange à boire l'eau-de-vie.
Quand le duc arriva, les mirlitons et cors
Sonnèrent, éveillant les guerriers ivres-morts ;
Mais lui, se redressant sur ses étriers doubles,
Cria : « Salut à vous, lansquenets aux yeux troubles,
« Templiers et sonneurs, soudards mal dégrisés,
« Héroïques pochards aux ventres arrosés
« Par tout ce que la terre a produit de liquides.
« Salut. J'ai réuni vos bataillons avides
« Etincelants de tous les rubis de vos nez,
« Pour guider votre rage aux combats forcenés » —
A cet appel, poussé d'une voix de rogomme,
Les ivrognes, soudain debout comme un seul homme,
Répondirent :« Salut, ô grand chef parle et bois » —
Le duc avec trois punchs s'étant remis en voix,
Dit : « Le peuple des Francs que l'Alcool, Dieu du Boire,

« Avait comblé de sa faveur la plus notoire,
« Lui livrait tout le vin avec tout le cognac,
« Et l'absinthe, et le doux trois-six, et le tabac !
« Ce peuple a renié le seul dieu qui lui reste —
« On fait une loi sur l'ivresse manifeste !
« On l'applique ! ! — Ces preux, devenus buveurs d'eau,
« Vont apaiser la soif de leur pharynx badaud
« Aux mièvres monuments de Sir Richard Wallace...
A ce nom, leur clameur sauvage emplit l'espace,
— « Silence ! » — fit l'huissier ducal en titubant,
— « Il faut, reprit le duc, mettre ce peuple au ban !
« Soulever contre lui tous les pays vignobles,
« Il faut que, pour punir tels appétits ignobles,
« Les pays du houblon envoient mille pochards !
« Grossir vos bataillons autour des étendards !
« Puisqu'il existe un Dieu pour les ivrognes, reîtres,
« Hussards puant le vin du cimier jusqu'aux guêtres,
« Paladins, lansquenets et cavaliers hongrois,
« Respectons le désir de Bacchus, roi des rois ! »

.....

Là, les guerriers, frappant leurs cuirasses vermeilles,
Firent un cliquetis féroce de bouteilles ;
Et, tous, ainsi qu'un bois que l'ouragan émeut,
S'inclinèrent, criant : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! ! »

III.

Ils marchèrent pendant trente-quatre semaines,
Par les vallons, par les coteaux et par les plaines,
Râlant des chants d'ivresse, et traversant les bourgs
En tapant sur la peau d'âne de leurs tambours !

Les renforts arrivaient tout le long de la route,
Et l'on ne s'arrêtait que pour boire la goutte ;
Quand les gourdes étaient pleines, on les vidait ;
Et l'on coupait la tête à quiconque rendait.
Champagne, puis Bourgogne et Gascogne s'unirent
Aux Normands, ces buveurs de cidre, et se soumirent.
Rien ne résistait plus que Paris, où les purs
Buveurs d'eau les voyaient venir du haut des murs.

IV.

Les pâles buveurs d'eau, les reins ceints d'une corde,
Etaient debout sur la place de la Concorde,
Ayant, pour les guider aux suprêmes combats,
Carémus, empereur des mauvais estomacs,
Le prince de la Dhuys, et le duc de la Vanne,
Oxyde d'Hydrogène avec sa dame-Jeanne,
Don Benito de Lourdes, et plus loin — ô stupeur ! —
Le maréchal Pompier et sa pompe à vapeur.
Or la terreur muette, aquatique et servile,
Tenait sous ses genoux de cristal la Grand'Ville !
Et l'on n'y vivait plus, car on n'y buvait plus...
Les mutins les plus fiers et les plus résolus
Etaient domptés ! et l'Eau, cette artiste en naufrages,
Avait rincé les cœurs et noyé les courages.
L'Anglais s'étant rendu, Brébant capitula,
Et d'un crêpe vert d'eau le Riche se voila.

V.

Or, Soulografieski, là-bas, rangeait ses troupes,
Ce n'était qu'un fouillis d'ivrognes et de coupes

Que la marche forcée et titubante, hélas !
Faisait choir en désordre ! On se remit au pas.
— A droite était Bacchus, prince des Vignes-Fières,
A gauche Gambrinus qui gouverne les Bières ;
Au centre, ce cadet de Gascogne, Cognac,
Devant qui les géants eux-mêmes ont le trac,
Le gros major Bitter était à l'avant-garde,
Auprès de l'intendant supérieur Moutarde.
Le petit colonel Vermouth serrait le frein
A son grand cheval jaune arrivé de Turin !
Il commandait le régiment d'Absinthe-Suisse,
En éclaireur, ayant sa trompe sur la cuisse,
Suivi de Radis-Beurre et du Vaillant Anchois.
Oh ! l'armée homérique, oh ! les princes, les rois !
Les noms des crus, les noms de la Distillerie !
Le duc d'Ay-Mousseux tenant l'Artillerie !
Parmi les fantassins, Sauterne, ce lion ;
Graves, avec Chablis et Saint-Emilion,
Châteaux-Margaux ! Pomard, le rationicide,
Yquem près de Vougeot, et l'Argenteuil timide,
Mêlant sa veste bleue aux rouges juste-au-corps
Des massifs Roussillons et des puissants Cahors ;
Jehannisberg le reître, et Tokay le burgrave ;
Et Lacryma-Christi bouillant comme une lave ;
Puis fièrement coiffé d'un large sombrero
Madère-y-Muscatel-y-Xérès-y-Porto
— Rien que pour l'aile droite, ô Gloire — Pour l'autre aile
Le duc Bock, avec Stout, Faro, Porter, Pale-Ale !
L'Admiral Half-and-Half, neveu de ce dernier,
Sir Scotch Ale, Houblon, porté dans un panier

Par Orge et Buis ; ailleurs Pretchel, la vieille croûte,
Et le feld-maréchal Von Der Sauciss-Choucroûte,
Avec Pipe-Kummer près de Royal-Tabac.
— Vers le centre, et suivant ton panache, ô Cognac !
Un flot de combattants aux couleurs alarmantes :
Mêlé-Cassis, Trois-Six, Armagnac, les deux Menthes ;
Raspail, ce convaincu ! Kakao, ce shoking ;
Kummel le nihiliste, et Kuraço-Foching ;
Et vos trois bataillons, Chartreuses-Amazones,
Les vertes au milieu des blanches et des jaunes.
Parmi ce flot de durs et roides combattants,
J'en passe, des plus fiers et des plus éructants,
Qu'importe ! On fit sommer la Ville de se rendre.

Carémus répondit simplement : « Viens la prendre ! »

EMILE GOUDEAU

Les Deux Voitures [1]

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

Trois ou quotre messieurs très bien
S'avancent, d'un pas fort inerte,
Précédant le corbillard noir
Qui s'en va sous ses draperies,
Avec un panache au bossoir
Et des immortelles fleuries.
Les passants lui disent : Bonsoir !
Et plus loin on voit les figures
Des bourgeoises et des bourgeois,
Encadrés comme des gravures
Par les quatre morceaux de bois
De la portière des voitures.
Et processionnellement
Des gens à pied causent affaires ;
Par savoir-vivre ils ne rient guères !
Et c'est un bel enterrement.

(1) Emile Goudeau. **Poèmes à dire**, (Ollendorff, éditeur).

Il s'en va par les avenues,
Ayant le pas sur les tramways,
Sous l'œil des gardiens de la paix,
Parmi les foules mi-émues.
Dans les faubourgs tumultueux,
Au salut discret des cocottes,
Au signe de croix des dévotes.
Il s'avance majestueux.

L'enterrement n'est qu'une fête !
Et l'on revient l'esprit dispos,
De ce loïntain champ de repos,
Avec une fringale prête,
Et de la soifpour plusieurs pots.
Bast ! C'est chose si triviale,
On en recontre tant dehors
De corbillards à croque-morts,
Qu'il faut être provinciale
Madame, pour perdre un moment
A voir passer l'enterrement.

Mais ce qui m'effraie et ma glace,
Et ce qui me cloue à ma place,
Muet d'une indicible horreur,
C'est l'affreuse voiture verte,
Caisse hermétiquement couverte,
Et qui galope avec fureur.
La-dedans, le cheval emporte
Une chose innommée et morte,
Ancien cavadre déjeté,

Macchabé demissionnaire,
Qu'un carabin tortionnaire,
Par lambeaux a déchiqueté.
De ci, de là, cuisses hachées,
Têtes qu'on dirait ébauchées
Par le crayon du cauchemar,
Des os et des viandes puantes,
Collant leurs surfaces gluantes :
Le vomissement de Clamart.

Ils furent pourtant quelque chose,
L'un poète, l'autre zingueur,
L'autre, fille à la lèvre rose ;
Ils eurent du sang dans le cœur,
Des passions dans la cervelle :
L'un aimait l'or, l'autre sa belle,
L'autre les fleurs, l'autre le vin ;
Mais ils sont crevés à l'hospice !
Pas de famille à leur service.
Et personne qui se souvint !
Fin du travail ! ou fin du vice !

Sans une fleur, sans un sanglot,
Sans un salut du populo,
Comme une denrée importune,
Tout ça vers la fosse commune !
Au galop ! au triple galop !

Et je songe parfois, grisette,
Chère mignonne marquisette,
Doux yeux de ma gentille amour,

Seins fleuris de boutons de rose,
Que le Destin, vieillard morose,
Peut bien nous réunir un jour,
Hachés par un carabin blême :
Toi, belle fille de Bohême,
Qui crois éterniser le bal,
Moi, poète de carnaval,
Qui songe parfois au carême.
Il peut nous réunir... là-bas,
Crânes rompus, jambes et bras,
Résidu de matière inerte...
Ca peut arriver, sais-tu bien !

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

EMILE GOUDEAU

P. P. C, [1]

Oh ! pourquoi, détournant les yeux,
Garder une lèvre farouche
A l'essaim des amours joyeux
Qui voudraient butiner ta bouche ?

Nous n'avons, ô mon cher amour,
Qu'un seul jour
Pour goûter la manne bénie ;
Et tu sais bien que tes vingt ans
N'ont qu'un temps,
Et qu'après la fête est finie.

Et pourtant vous me refusez,
Et me frappez de vos mains frêles ;
Ils sont en cage, mes baisers :
Vous leur avez coupé les ailes.

---

(1) Emile Goudeau. **Poèmes à dire**, (Ollendorff, éditeur).

J'ai voulu me mettre à genoux
Devant vous
Pour jurer amour immortelle !
Mais hélas ! votre air offensé
M'a glacé...
Une autre sera moins cruelle.

EMILE GOUDEAU

Aller et Retour [1]

I.

Le soleil, avec des rayons tentants,
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Elysées.
Les femmes étaient toutes déguisées
En roses rosées,
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

II.

Dans l'or et l'azur les bébés marchaient
Comme des gens ivres ;
Les cafés-concerts grands ouverts crachaient
Les notes des cuivres,
Sonnant l'hallali des vents et des givres.
Et loin de leurs livres
Des négociants rêveurs chevauchaient.

(1) Emile Goudeau. **Poèmes à dire**, (Ollendorff, éditeur).

III.

Or j'ai vu passer en victoria
La petite reine,
La reine des cœurs que j'aime ; il y a
Plus d'une semaine.
Je fus pris aux lacs de sa robe à traîne ;
Bien lourde est la chaine
Du pauvre Bottom, ô Titania.

IV.

Ainsi disparut, Belle, à votre aspect
Mon enthousiasme ;
Et je m'en revins tristement avec
Le nommé Marasme.
Car l'Amour au cœur est un cataplasme,
Comme dit Erasme,
Fameux hollandais qui parlait le grec.

GRENET-DANCOURT

Prima [1]

C'était, je m'en souviens, par un soir de printemps,
J'étais tout jeune encor, j'avais, je crois, seize ans ;
Depuis longtemps déja, j'endormais plein de crainte,
Les désirs enfermés en mon âme contrainte :
Mais à les endormir je m'appliquais en vain,
Un instant assoupis, ils renaissaient soudain.
Sur le point de faillir, la crainte de mon père,
Me retenait encor, je craignais sa colère.
Puis, je me rappelais ce qu'il m'avait prédit
Si je... Dieux, quel tableau ! Ne m'avait-il pas dit,
Du plaisir convoité, toutes les perfidies ?
Ce qu'il en résultat de maux, de maladies ?
J'avais peur... et pourtant, vers le fruit défendu,
Malgré moi s'élançait tout mon être éperdu.
D'une force invincible, innocente victime,
Je sentais que mes pas me portaient à l'abîme.
Puis sans cesse, une voix me répétait tout bas :
« On se moque de toi ; crois-moi, n'écoute pas

(1) Grenet Dancourt. (L'Hydropathe N° 15 1re année).

« Les contes inventés pour t'effrayer ; en somme,
« Tous les hommes... font çà, n'es-tu donc pas un homme?»
Et moi je répondais : « Mais je n'ai que seize ans
« Tout au plus, et papa dit que j'ai bien le temps. »
« Non, non, le temps s'enfuit, reprenait plus pressante,
« La voix qui harcelait ma vertu chancelante,
« Et l'on doit se hâter de jouir du bonheur,
« Surtout quand on est jeune et tout rempli d'ardeur. »
Puis, en passant, je la voyais chaque jour, Elle !
Et chaque jour, hélas, je la trouvais plus belle !
Sa grâce, sa blancheur, tout en elle attirait,
Et la voir seulement un instant m'enivrait.
Parfois il me semblait, soit rêve, soit délire,
Qu'à travers les vitraux elle allait me sourire.
Mais je luttais toujours. Enfin, je n'y tins plus ;
J'osai. L'on m'accorda tout ce que je voulus ;
La belle fut à moi. C'était une soirée
De mai, contre mon cœur je la tenais serrée ;
Je marchais tout tremblant, d'un pas silencieux ;
Tandis que mes regards se perdaient dans les cieux,
Mes deux mains s'égaraient tout autour de sa taille ;
Je tâtais le terrain sur lequel la bataille
S'allait bientôt livrer, prudemment toutefois.
On n'est jamais bien brave une première fois.
Mais petit à petit se dissipa ma crainte,
Et la pressant soudain d'une dernière étreinte,
Je m'enfuis avec elle au fond du bois discret ;
Rien n'est tel que les bois pour cacher un secret,
Et là... vous devinez, c'est facile à comprendre :
Doucement dans mes mains elle se laissa prendre,

Et de celle qui fut mes premières amours,
Je pus tout à loisir, admirer les contours.
Par mes lèvres en feu longuement embrassée,
Par mes doigts inexperts tendrement caréssée...
Mais faut-il raconter tout ce qui se passa ?...
Sur sa bouche, ma bouche à la fin se plaça,
L'embrassant cette fois d'une brûlante flamme,
Je sentis tout-à-coup, passer en moi son âme.
Tout disparut alors : Bois, terre, firmament !
O la charmante ivresse ! O l'aimable moment !
Un feu divin, bientôt me consume et m'embrase,
Et je ferme les yeux, le cerveau plein d'extase !

.....

.....

Soudain, un mal subit, de mes sens s'empara,
Et de mon pauvre cœur le trop plein chavira.
Alors, pris aussitôt d'une frayeur soudaine,
Loin de moi, sans pitié, je chassai l'inhumaine.
A dater de ce jour, l'objet tant désiré,
Pour moi fut à jamais un objet abhorré.
Oui, c'était bien fini, je l'avis prise en grippe,
Et ce fut ma première et ma dernière pipe.

GRENET-DANCOURT

La Chasse [1]

Tontaine ! — La meute égayée
Poursuit avec de joyeux cris,
Dans la campagne balayée,
Cailles, lapins, lièvres, perdrix.

Voilà quinze jours que je chasse,
Et je n'ai rien tué du tout,
J'ai trouvé du gibier en masse,
Mais je n'ai pu faire un seul coup.

Vous croyez que c'est maladresse ?
Eh bien ! Vous êtes dans l'erreur :
Le Gun-Club lui-même confesse
Que je suis excellent tireur.

Mais quel conte alors vous nous faites ?
Je vais vous le dire en deux mots :
J'aime, j'idolâtre les bêtes,
Oui, je suis fou des animaux.

(1) Grenet Dancourt. Monologues comiques et dramatiques. (P. Ollendorff, éditeur).

C'est en vain que je me raisonne,
En vain, je cherche à m'endurcir,
Dès que le son du cor résonne
Je sens des frissons me saisir.

Pourtant, je m'arme de courage,
Et je me dis, chaque matin,
Qu'il faut enfin faire un carnage,
Et tuer au moins... un lapin.

Je tâcherai que ma victime
Soit un vieux lapin... de vingt ans.
Tuer un jeune serait crime,
Car il peut avoir des enfants.

Ah ! ma tendresse vous fait rire ?
Pour vous, un lapin mort, c'est peu.
Et même, quand on le fait cuire,
Au besoin vous soufflez le feu.

Vous vous riez de la misère
Des enfants que laisse le mort ;
Mais, si l'on tuait votre père,
Vous verrait-on rire aussi fort ?

Oui, je sais, votre père est homme
Et non lapin, mais pouvez-vous
Savoir si le lapin, en somme,
Aime ses parents moins que nous ?

Qui donc sait si, sous la charmille,
Cailles, perdreaux, lièvres, lapins,
Ne goûtent pas mieux la famille
Que tout le reste des humains ?

Le lapin met-il en nourrice
Ses petits enfants en naissant
Pour téter un lait clair, factice,
Et qui leur appauvrit le sang ?

Les cailles sont-elles coquettes ?
Ruinent-elles leur époux,
Mesdames, avec leurs toilettes,
Ainsi que vous le faites, vous ?

A-t-on jamais entendu dire
Qu'un lièvre ait porté quelquefois
Cette... couronne... du martyre,
Qu'à tant de nos maris je vois ?

Voit-on, dans de folles agapes,
Des perdreaux boire jusqu'au jour,
Et, lourds encore du jus des grappes,
Cogner leurs femmes au retour ?

Les animaux ont-ils des dettes ?
A leur logis, rentrent-ils tard ?
Voyez-vous des perdrix seulettes ?
A minuit sur le boulevard ?

Au coin d'une sente embaumée,
Avez-vous jamais entendu
Un lièvre à la voix enrhumée
Crier un journal dissolu ?

A-t-on jamais, je le demande,
Vu des animaux, quelquefois,
Préférer dissoudre leur bande
Plutôt que d'obéir aux lois ?

Les voit-on, dans les hautes herbes,
Aux Grandes Bêtes de chez eux
Dresser des colonnes superbes,
Pour les casser ensuite en deux ?

Les voit-on, après une course,
Se passer une corde au cou,
Ou bien, après un coup de bourse,
Filer bien vite on ne sait où ?

Voyez-vous à la préfecture
Coffrer des bandes d'animaux,
Pour avoir, à la nuit obscure,
Dans des dos planté des couteaux ?

Troublent-ils donc la paix publique ?
Cherchent-ils, par quelque forfait,
A renverser la République,
Comme plus d'un chez nous le fait ?

Les voit-on dans les ministères
Quêter des décorations,
Ou dans les sombres monastères
Tramer des révolutions ?

A l'Etat font-ils des requêtes ?
Lui disent-ils dans leurs discours
De vouloir bien couper des têtes,
Ou de supprimer les tambours ?

Non, ils demeurent bien tranquilles,
Au sein des plaines, des forêts,
Loin des bruits du monde et des villes,
Dans les sillons ou les guérets.

Pourquoi leur vouer tout de haine ?
Est-ce grand crime, s'il vous plait,
De picorer un peu de graine,
Ou de brouter du serpolet ?

Pour moi, plus je les envisage,
Plus je les trouve bons et doux,
Et moins aussi je trouve sage
De les poursuivre de nos coups.

Aussi, lorsque au fond d'une allée,
J'aperçois parfois un lapin,
Ou quelque perdrix affolée,
Je suis... je sens... je pleure enfin !

Et puis tout à coup... je me mouche,
Avant d'armer mon Lefaucheux,
Alors quand tourne ma cartouche,
Ils sont déjà loin de mes yeux.

Et tout bas, en voyant leur fuite,
Je me dis : cela les rendra
Beaucoup plus prudents dans la suite,
Et de la mort les sauvera.

L'herbe, par l'automne rouillée,
Que foule mon pas cadencé,
Sera-t-elle jamais mouillée
Par le sang que j'aurai versé?

Je ne le crois pas, car en somme,
Je vous le déclare en deux mots :
Plus j'étudie et connais l'homme
Et plus j'aime les animaux.

GRENET-DANCOURT

Coco [1]

Le couvert est dressé : Monsieur se met à table.
Madame est d'une humeur atroce ; épouvantable,
Coco, son perroquet, a failli se casser
Les pattes en voulant sauter pour l'embrasser.
Dam ! elle lui sourit, le caresse et le baise
Tant, que Coco finit par la trouver mauvaise ;
Il donne à sa maitresse un gentil coup de bec,
Emportant et la chair et l'épiderme avec,
Puis s'en va se percher sur le bord d'une assiette.
Monsieur veut lui donner un coup de sa serviette ;
Mais Madame lui dit : « Qu'il n'a pas fait exprès,
« Et que c'est en jouant ; qu'il est toujours après,
« Et qu'il est, en un mot, plus bête que la Bête. »
« Viens mon petit Coco ; grrratter, grrratter la tête ? »
Coco, se sentant fort, se met à fourrager
Dans les plats, comme un coq dedans un potager ;
Enfin, juché dessus le bord de la soupière,
Il aiguise son bec comme sur une pierre.

---

(1) Grenet Dancourt. (L'Hydropate N° 22 1re année).

Le perroquet s'en donne à loisir ; mais voilà
Qu'il laisse choir sous lui, dans le tapioca,
Une substance molle, et visqueuse, et verdâtre...
C'est... tout juste !. — C'en est. — Alors, coup de théâtre !
Et Monsieur, cette fois, de colère pâlit,
Madame, en souriant, prend le corps du délit
Dans sa cuiller : « Tu vois que c'est bien peu de chose. »
C'est trop fort, dit Monsieur, tu m'aimes je suppose,
Plus que ce perroquet ? — Je gagerais pourtant
Que tu te fâcherais, si j'en faisais autant.

EDMOND HARAUCOURT

La Cité Morte [1]

A Georges Lorin

Sous la tranquillité d'un ciel platement bleu
Où l'air dort, sans chaleur et sans force vitale,
Une ville déserte, aux murs pâlis, s'étale,
Triste comme la Mort et grande comme Dieu.

Sans ruines,debout sur la terre très plane,
Elle dresse les blocs carrés de ses maisons,
Et, sinistre, envahit au loin les horizons
Sur qui la froide horreur des solitudes plane.

Ses boulevards sans fin fendent l'immensité
Où nul frisson vivant ne vibre et se balance,
Et, tous pareils, tous droits, courent dans le silence,
Coupant à coins égaux l'uniforme cité.

---

(1) Edmond Haraucourt. **Choix de Poésies.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

Tout se ressemble : un art rigide et monotone,
Reniant les palais et les temples bénits,
Sur un dessin unique a taillé les granits
Dont la façade lisse a des teintes d'automne.

Les maisons, mornes sœurs, par groupes familiers,
Massent leurs angles durs et leurs toits en terrasses,
Catafalques de pierre où moisirent des races,
Et qu'un ennui pesant aligne par milliers.

Point d'herbes ; point de fleurs ; point d'arbre aux feuilles vertes :
Tout s'est pétrifié dans un sommeil géant,
Et l'on croit voir bailler les noirceurs du néant
Dans le cadre profond des fenêtres ouvertes.

Rien n'est clos : c'est d'un coup que la vie a quitté
Ce monde fantastique où bruissait la foule ;
Les grands seuils inusés attendent qu'on les foule,
Maix ceux qui passaient là sont dans l'éternité.

— O mon cœur ! Cité vide, inerte et désolée,
Tu vas dormir sans trêve, et, tant que je vivrai,
Mon ennui veillera sur ton sommeil navré,
Comme un marbre plaintif au bord d'un mausolée.

Dors dans l'oubli calmant des rêves que j'aimais :
Nous attendrons la mort qui rajeunit les choses,
Puisque tous nos espoirs, ouvrant leurs ailes roses,
Dans leur vol effrayé sont partis pour jamais !

EDMOND HARAUCOURT

Les plus beaux vers [1]

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais,
Fleurs de rêve dont l'âme a respiré l'arome,
Lueurs d'un infini, sourires d'un fantôme.
Voix des plaines que l'on entend sur les sommets.

L'intraduisible espace est hanté de poèmes,
Mystérieux exil, Eden, jardin sacré
Où le péché de l'art n'a jamais pénétré,
Mais que tu pourras voir quelque jour, si tu m'aimes.

Quelque soir où l'amour fondra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits...

---

(1) Edmond Haraucourt. **Choix de Poésies.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

EDMOND HARAUCOURT

Le Bouclier [1]

Le ventre de la femme est comme un bouclier
Taillé dans un métal lumineux et sans tache,
Dont la blancheur se bombe et descend se plier
Vers l'ombre où sa pointe se cache.

Depuis l'angle d'or brun jusqu'au pied des seins nus,
Il s'étale, voûtant sa courbe grasse et pleine ;
Et l'arc majestueux de ses rebords charnus
Glisse dans les sillons de l'aine.

Tandis que, ciselé sur l'écusson mouvant
Où s'abritent la source et les germes du monde,
Le nombril resplendit comme un soleil vivant ;
Un vivant soleil de chair blonde !

— Magique bouclier dont j'ai couvert mon cœur !
Egide de Vénus, ô Gorgone d'ivoire
Dont la splendeur joyeuse éblouit ma rancœur
Et rayonne dans ma nuit noire !

(1) Edmond Haraucourt. **Choix de Poésies.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

Méduse qui fais fuir de mon cœur attristé
Le dragon de l'Ennui dont rien ne me délivre ;
Arme de patience avec qui j'ai lutté
Contre tous les dégoûts de vivre !

Je t'aime d'un amour fanatique et navrant ;
Car mes seuls vrais oublis sont nés dans tes luxures,
Et j'ai dormi sur toi comme un soldat mourant
Qui ne compte plus ses blessures.

C'est pourquoi ma douleur t'a dressé des autels
Dans les temples déserts de mon âme embrunie :
Et j'y viens adorer les charmes immortels
De ta consolante harmonie.

EDMOND HARAUCOURT

Le Cheval de Fiacre [1]

A Alfred Grévin

Le jour, la nuit, partout, glissant sur le verglas,
Suant sous le soleil, ruisselant sous l'averse,
Tendant avec effort son nez que le vent gerce,
Trottant sa vie, il souffle, éternellement las.

Sa crinière aux poils durs qui tombe en rideaux plats
Tape son long cou sec que la fatigue berce ;
Sa peau, sous le harnais battant, s'use et se perce ;
Son mors tinte, et le suit comme son propre glas.

Ouvrant ses grands yeux ronds, doux comme sa pensée,
Il court, en ruminant dans sa tête baissée
L'oubli de la douleur et le pardon du mal.

Et la foule, devant ce héros qu'on assomme,
Passe sans regarder le sublime animal
Dont nous ferions un saint si Dieu l'avait fait homme !

---

(1) Edmond Haraucourt. **Choix de Poésies.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

CLOVIS HUGUES

La Petite Mère [1]

Elle pourrait, très occupée
D'un chiffon bleu, rose ou vermeil,
Jouer encore à la poupée,
Dans les jardins pleins de soleil.

C'est son bébé, ce petit homme !
Ce n'est point un rêve qu'elle a !
Elle l'embrasse, elle le nomme
D'un nom qui gazouille : il est là !

Elle le berce, elle le presse
Tout contre son sein triomphant,
Avec l'exquise maladresse
D'un enfant qui berce un enfant.

Comme pour faire une prière,
Du bout des doigts, autour du front,
Elle arrange en fleurs de lumière
Les rubans blancs du bonnet rond.

---

(1) Clovis Hugues. **Les roses du laurier.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

Elle sourit, elle se penche,
Belle d'orgueil, ivre d'espoir :
Quand on le sortira dimanche,
Tout le monde voudra le voir !

Une bonne étoile se lève
Pour elle, dans la nuit du sort.
Ne la troublez pas : elle rêve !
Ne faites pas de bruit : il dort !

Elle a comme des baisers d'âme.
Quand le bébé sera bambin,
On lui dira : «Mon Dieu ! madame,
«C'est donc à vous, ce chérubin?»

Le vent, épars dans la clairière,
Cajolera les nids flottants.
Elle répondra, toute fière :
« Quand il vint, j'avais dix-huit ans. »

Les pinsons, cachés dans l'yeuse,
Lui feront des tas de discours...
La petite mère est songeuse ;
Le petit bébé dort toujours.

Il dort, assoupi d'un silence,
Ayant avec elle, ô douceur !
La radieuse ressemblance
D'un dernier frère avec sa sœur.

En l'on croirait, tant la nature
La divinise en l'inspirant,
Que c'est la Vierge en miniature,
Avec un Jésus déjà grand.

FERNAND ICRES

L'Ancienne [1]

A Etienne Groslar

Au milieu des rochers polis comme des crânes,
Parmi les buissons roux où s'aiment les crapauds,
Où broutent, çà et là, les ouailles, les ânes,
Et les grands boucs lascifs, fécondeurs des troupeaux,

La masure s'écroule, incessante ruine :
La porte, en proie aux vers, montre ses fers rouillés,
Et, par le toit branlant, la neige et la bruine
Attaquent sans repos ses noirs planchers mouillés.

Une pierre, arrachée entre temps de la masse,
Roule de la muraille où circulent en paix
L'escargot, le lézard subtil et la limace,
Dans la mousse jaunie et dans le lierre épais.

---

(1) Fernand Crésy. (Icres) **Les fauves** (Alph. Lemerre, éditeur).

Depuis bien des hivers, c'est là qu'elle demeure,
La sorcière ; c'est là qu'elle est née, et c'est là
Qu'elle se traîne encore, attendant qu'elle meure,
Avec son chat qu'un jour une ratte aveugla.

Souvent, durant le jour, de village en village,
On la trouve boitant le long du grand chemin ;
Elle végète ainsi, mi-folle, depuis l'âge
De cinquante ans, jetant des sorts, tendant la main ;

Amusant les enfants, faisant peur aux dévotes,
Récoltant quelques sous entre ses doigts roidis,
Elle va, parcourant les foires et les votes,
Et quand tombe le soir, elle rentre au taudis...

Aujourd'hui, c'en est fait et son heure est venue.
Elle sent, à la fin, un lourd poignet d'acier
Qui vient, brutalement, tordant sa gorge nue,
Lui secouer l'échine et boucher le gosier.

Et la chambre est sinistre et froide ; elle s'effraie
De ces murs délabrés où toujours son sommeil
Se berçait au concert lugubre d'une orfraie ;
Elle veut être gaie et s'étendre au soleil.

Alors, les jarrets pris d'une invincible crampe,
Roulant dans ses haillons, ainsi qu'en un linceul,
Son corps sec comme un cuir de semelle, elle rampe
Sur le sol inégal et gluant jusqu'au seuil :

C'est par un beau matin du mois d'Août ; dans la plaine,
Les faucheurs haletants peinent dans les épis,
Et la tiède campagne, au loin, est toute pleine
De moissons et de prés déroulés en tapis.

Il s'élève des bruits de chansons étouffées,
Le grand ciel luit à flots sur les sillons criblés,
Et la brise d'été passe avec des bouffées
De parfums sur les bois, les hommes et les blés...

Et la vieille s'en va, — Pourtant, c'est sans envie,
Sans crainte et sans regret qu'à jamais elle part.
N'a-t-elle pas usé jusques au bout la vie ;
N'en a-t-elle pas eu sa part, sa large part ?

Certes, elle fut jolie, alors qu'elle était jeune,
Et ce n'est pas avoir chèrement acheté,
Au prix de quelques mois de misère et de jeûne,
L'infini du plaisir et de la volupté.

Ses regards sont voilés d'insomnie et de fièvres ;
Mais ils brillaient jadis comme des diamants
Quand, la nuit, dans le creux des broussailles, ses lèvres
Prodiguaient les baisers à ses trois cents amants.

Tous les coins et recoins, du mont à la ravine,
Ici près et dans les territoires voisins,
Aux états triomphants de sa croupe divine
Ont mille fois servi de lit et de coussins ;

Bêcheurs noirs de fumier, meuniers blancs de farine,
Rentiers et vagabonds, ensemble ou tour à tour,
Ont caressé les chairs fermes de sa poitrine,
Et de sa nuque blanche embrassé le contour.

Ah qu'on la connaissait dans le pays, la gueuse.
Sur son robuste sein à loisir étalé,
— Pour calmer son ardeur indomptable et fougueuse, —
Beaucoup ont soupiré... Quelques-uns ont râlé.

Et ceux-là ne sont plus, que son rut âpre et fauve
Fit courir de bien loin à la ronde ; et, là-bas,
Peut-être attendent-ils, dans l'éternelle alcôve,
Brûlants, et prêts comme elle à de nouveaux combats...

A l'heure où le ressort de son être se casse,
Elle sait bien que nul n'entendra ses adieux,
Qu'on laissera pourrir son immonde carcasse,
Et que, peur la pleurer, son vieux chat n'a plus d'yeux ;

Qu'importe ? Elle mourra par cette matinée
Splendide, dans les ors rosés de l'orient,
Et, galeuse, meurtrie, horrible, abandonnée,
La chienne crèvera quand même en souriant...

Et la vieille s'en va ; — mais son âme ravie
Ignorera les dents atroces du remord :
Pendant trente ans, l'amour rayonna sur sa vie,
Aujourd'hui, le soleil rayonne sur sa mort.

FERNAND ICRES

Une Conquête [1]

A Georges Lorin

Je rêvais, sur le banc de pierre,
Fermant à demi ma paupière ;
Mais sitôt qu'elle m'apparut,
Dans les genêts et les verveines,
Je sentis gronder dans mes veines
Des élans de satyre en rut.

C'était une Pyrénéenne
A l'encolure herculéenne ;
Nu-tête et nu-pieds, elle allait,
— Quand elle accourut à mon signe, —
Cueillir des herbes, par la vigne ;
En mâchonnant du serpolet.

Sous un châtaigner centenaire
Qu'avait crevassé le tonnerre,

(1) Fernand Crésy. (Icres) **Les fauves** (Alph. Lemerre, éditeur).

Elle se tint à quelques pas :
Les geais jacassaient, les cigales
Egrenaient leurs notes égales ;
Mais je ne les entendais pas.

Et je contemplais la guerrière,
Hanche en avant, col en arrière,
Cambrant son ventre et son poitrail,
Cependant qu'auprès de sa joue,
Aux feux du soleil qui se joue,
Saignaient ses lèvres de corail.

La fille avait sur sa figure
Un air hardi de bon augure ;
L'heure et l'endroit étaient pour nous ;
L'ombre d'un hêtre fut l'asile
D'une idylle chaude et facile :
Elle s'assit sur mes genoux.

Dans les transports de mon étreinte
Mon bras marqua de son empreinte
Ses reins aux insolents défis,
Et soudain son épaule mate
Se rougit, grillée, au stigmate
Du premier baiser que j'y fis.

Le déshabillé de sa mise
Laissait s'entr'ouvrir sa chemise
De toute l'ampleur de l'ourlet :
Et je pus admirer à l'aise
Sa chaire couleur de terre glaise
Qui pantelait et ruisselait.

Deux mèches se tordaient, pareilles
A deux serpents, sur ses oreilles,
Et tout à coup je les vis fuir,
Se déroulant une par une,
Et lécher sur sa nuque brune
Le suintement clair de son cuir.

Ma main en rampant sous la toile,
Avec les cinq doigts en étoile,
Pouvait à grand peine saisir
La rondeur des mamelles lisses,
Et je savourais les délices
De les caresser à loisir.

Son rire tombant par saccades,
Dans un murmure de cascades,
M'étourdissait ; et, par instants,
Sa chevelure et sa poitrine
Faisaient monter à ma narine
D'étranges parfums irritants...

Elle avait seize ans ; mais son buste
Tout à la fois souple et robuste
En portait vingt en vérité.
Vierge inculte, fauve pucelle,
En moi son image étincelle
Comme les midis en été.

Deux ans d'amour mièvre et mignarde
N'ont point chassé la montagnarde
Des souvenirs de mon passé.

Et je vieillis sans que je puisse
Oublier ses flancs et sa cuisse
S'étalant au bord du fossé.

Et souvent, tandis qu'il me semble
Que nous sommes toujours ensemble,
Sangdieux, il me revient encor
Le goût de sa bave salée
Et l'odeur de corne brûlée
Qu'exhalaient ses rudes crins d'or.

FERNAND ICRES

Renovatio [1]

A Gabriel Cambon, Victor Zay, Célestin Durrieu.

In memoriam

Quand la terre a repris, après la sépulture,
Le corps inerte et nu sous l'herbe des tombeaux,
La chair se désagrège et tombe en pourriture,
Silencieusement et lambeaux par lambeaux.

Dans l'enceinte funèbre où planent des fantômes,
Le ver se met à l'œuvre au cri des chats-huants ;
Les muscles et les nerfs se changent en atomes,
Les atomes en gaz épais, noirs et puants.

Sans cesse, jours et nuits, aubes et crépuscules,
L'âpre destruction travaille sans repos,
Broyant tout à la fois, pensée et molécules
L'esprit avec la chair, et l'âme avec les os..

---

(1) Fernand Crésy. (Icres) **Les fauves** (Alph. Lemerre, éditeur).

C'est alors que sur ces débris de créature,
Sur cet informe amas de confus éléments,
Nous voyons, au printemps, l'immortelle Nature
Faire germer des fleurs aux calices charmants.

Et, dans ce renouveau plein d'étranges mystères,
—S'exhalant des cerveaux et des cœurs des défunts,—
Les sucs gluants et les miasmes délétères
Se transforment en flots de sève et de parfums.

JULES JOUY

Les Cors de Chasse [1]

Scie de Carnaval

A Raoul Ponchon

Y'a-t-i'rien qui vous agace
Comm'ces espèc's de paquets
Qui souff'nt dans des cors de chasse,
A la port' des mastroquets !

L'restant d'l'anné', dans des caves
Et dans des sous-sols profonds,
I's fil'nt des sons clairs ou graves
Qui n'travers'nt pas les plafonds.

Mais, quand l'carnaval rapplique,
Tous les ans, ces drôl's de corps
Sortent, sur la voi'publique,
Nous raser avec leurs cors.

---

(1) Jules Jouy. **Chansons de bataille** (Marpon et Flammarion, éditeur).

Sur le trottoir qui se couvre
D'un tas d'badauds, i's sont là
Cinq ou six ballons du Louvre
A nous servir le mêm'plat :

Des musiqu's toujours pareilles,
De couacs émaillant leurs airs,
Qui vous cassent les oreilles
Et vous tapent sur les nerfs.

Avec tout l'vent qu'aux étoiles
I's jett'nt, pour fair'les malins,
On f'rait gonfler deux cents voiles
Et tourner plus d'cent moulins.

I's m'canulent tous ces Borées !
J'aim'mieux l'Jésus-Christ d'Zola.
J'en ai soupé d'leurs « curées » !
Leurs « hallalis », ah !, la, la !

Les sonneurs, je leur dis : « Flûte ! »
I's f'raient bien mieux d'nous offrir
Un solo d'violon ou d'flûte.
Les cors, moi, çà m'fait souffrir.

I's sont là, f'sant des giries
Devant l'public amassé,
Pour écouter leurs sonn'ries,
Avec une cédill'sous l'c.

Quand j'en rencontr', su'la place,
Soufflant, d'vant l'monde arrêté,
Ça m'fait jouer du cor de chasse...
Mais pas par le mêm'côté !

15 février 1888.

JULES JOUY

Mes Haines [1]

Le Mandoliniste.

Y a-t-il rien qui vous canule
Comme un joueur de jambonneau,
Quand y a déjà la pendule,
L'accordéon et le piano ?
Ça gagn' mill' francs par trimestre ;
Ça vous r'garde avec mépris :
Parlez-moi d'un homme-orchestre,
En v'la-z-un qui vaut son prix !
L'mandoliniss' ça m'agace ;
I'doit s'trouver dans l'Enfer ;
Si j'en pince un su'la place,
Qu'i'jou' Meyerbeer, Auber,
Palestrina, Monteverde,
Wagner, Hérold ou Gounod,
J'te lui fais manger d'la...
J't'en f...ich'rai du jambonneau !

---

(1) **Anthologie des Poètes de Montmartre.** (Paul Olendorff, éditeur).

JULES JOUY

La Veuve [1]

La veuve, auprès d'une prison,
Dans un hangar sombre demeure.
Ellle ne sort de sa maison
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.
Dans sa voiture de gala
Qu'accompagne la populace
Elle se rend, non loin de là,
Et, triste, descend sur la place.

Avec des airs d'enterrement,
Qu'il gèle, qu'il vente ou qu'il pleuve,
Elle s'habille lentement,
La Veuve.

Les témoins, le prêtre et la loi,
Voyez, tout est prêt pour la noce;
Chaque objet trouve son emploi :
Ce fourgon noir, c'est le carosse.

(1) **Anthologie des Poètes de Montmartre.** (Paul Olendorff, éditeur).

Tous les accessoires y sont :
Les deux chevaux pour le voyage
Et le grand panier plein de son :
La corbeille de mariage.

Alors, tendant ses longs bras roux,
Bichonnée, ayant fait peau neuve,
Elle attend son nouvel époux,
La Veuve.

Voici venir le prétendu
Sous le porche de la Roquette.
Appelant le mâle attendu,
La veuve, à lui s'offre, coquette.
Tandis que la foule, autour d'eux,
Regarde frissonnante et pâle,
Dans un accouplement hideux,
L'homme crache son dernier râle,

Car ses amants, claquant du bec,
Tués dès la première épreuve,
Ne couchent qu'une fois avec
La Veuve.

Tranquille, sous l'œil du badaud,
Comme, en son boudoir, une fille,
La veuve se lave à grande eau,
Se dévêt et se démaquille.
Impassible, au milieu des cris,
Elle retourne dans son bouge ;
De ses innombrables maris
Elle porte le deuil en rouge.

Dans sa voiture se hissant,
Goule horrible que l'homme abreuve,
Elle rentre ouver son sang,
La Veuve.

CHARLES LEROY

La Musique [1]

A M. A. Frère

C'est dans huit jours la fête de Mme Ramollot, et le colonel toujours galant, désire lui faire donner une sérénade.

Malheureusement, la moitié des musiciens du régiment se trouvent malades. Le colonel Ramollot prie son ami Cudoit, colonel dans une ville voisine, de lui prêter des instrumentistes ; ils viennent, mais le colonel Ramollot est inquiet, et il s'adresse à son chef de musique :

— Dites-moi donc, chef, ces hommes qui viennent de v'nir là, est-ce qui connaissent not'e musique ?

— Oh ! c'est bien certain, mon colonel, car ce sont toujours les mêmes notes.

— Mêmes notes, j'sais bien, n... de D... ! mais c'est que...c'n' est pas sur le... même papier !

— Oh ! cela n'a pas d'inconvénient, mon colonel.

---

(1) Charles Leroy. **Le coonel Ramollot.** (Marpon et Flammarion, éditeur).

— Possible, mais c'tégal, je n's'rais pas fâché d'assister à une petite rép'tition.

C'est à cette répétition que nous assistons: les musiciens forment le cercle, le chef de musique est au centre avec le colonel Ramollot ; on commence :

Tout marchait assez bien pendant cette ouverture ; mais au bout de quelques minutes, le colonel qui marquait la mesure avec son pied, s'arrête tout à coup, fronce le sourcil, mâchonne son cigare avec frénésie, et enfin, n'y tenant plus, interrompt le morceau en s'écriant :

— S'crongnieugnieu ! s'vous f... là-bas, tonnerre de Dieu ! soufflez pas, signifie n... de D...!

Le chef. — Mon colonel, les trombones n'ont rien à faire en ce moment, ils comptent des pauses.

— Fait'ment, n... de D...! n'suis pas une croûte, parbleu ! j'vois bien qui n'comptent pas des centimes, comptent des... c't'évident, mais pour compter... d'ça, des machines, j'aurais tout aussi bien pris des hommes de la compagne !

Le chef. — Oh! mais ils vont souffler tout à l'heure, mon colonel, ils vont souffler.

— Bon, j'vois s'que c'est, s'f... un p'tit coup d'main pour ne pas s'éreinter, j'comprends, et t't'à l'heure s'dépêcheront pour rattraper les autres ; bon ! bon ! suffit, j'm'en f...! mais si n'soufflent pas, v'z'avertis, j'les f... d'dans, vos n...de D... d'trompettes. Allons, r'commencez moi ça !

On recommence :

On a recommencé l'ouverture, les trombones ont repris à l'endroit voulu, mais le colonel interrompt de nouveau la musique :

— Ah ça, s'crongnieugnieu, m'a f... des brutes pareilles ? s'f... de moi, pas vrai, hein?

Le chef. — Mais mon colonel, je vous assure...

— M'coupez pas, s'vous plait, n...de D...! J'vous dis qu'c'est ridicule vu... vu la chose, tendez-vous c'que j'vous parle ?

C'qui m'a f...c't'animal-là qui s'est f... grand comme ça exprès pour jouer d'un.. d'un p'tit bout d'bois ?

Le chef. — La petite flûte ?

— P'tite flûte, fait'ment n... de D... j'vois bien qu'c'est pas une malle ! Eh bien, pourquoi qui s'est f... de c'te taille-là pour jouer du p'tit... comme vous dites, pendant qu'il y a là le p'tit gros, qui s'crève à jouer du... du machin.

Le chef. — L'ophicléïde.

— Phicléïde, fait'ment, j'vois bien qu'c'est pas du m'lon. C'qu'a f... la flûte ? faut être grand comme ça, maint'nant, pour jouer d'la flûte ?

Le chef. — Non, mon colonel, mais...

— Pas tout ça, n... de D...! c'est le grand qui doit jouer du gros chose, et l'petit qui doit jouer du p'tit machin.

Le chef. — C'est.... c'est vrai, mon colonel, mais c'est que le grand ne sait jouer que de la petite flûte et...

— T'nez, chef, vous croyez que j'connais la musique, c'pas? eh! bien, je n'connais pas la musique, mais j'sais c'que j'dis: c'grand là s'est f... grand comme ça pour jouer du p'tit bout d'bois, exprès pour n'pas s'éreinter; c't'un paresseux, un faignant, n... de D...! m'trompez pas, l'vois bien! pour un peu, je l'f...d'dans, il a d'la chance de n'pas être de chez nous.

Allons, r'commencez-mois ça!

On recommence de nouveau:

Le colonel, de plus en plus furieux, fait encore arrêter la musique:

— Chef! s'peut pas marcher comme ça, à la fin, tendez-vous, n... de D...! Commence à en avoir assez d'vos cochon'ries! pas d'ensemble, n... de D...! pas d'ensemble, c'est ridicule !

Le chef. — Cependant, mon colonel...

— Pas de c'pendant ! Connais pas la musique, moi ; ça vous étonne, pas vrai? Eh bien, j'n'y connais rien, mais j'vois bien qu'tout ça, c'est f... comme mon sac !

Le chef. — J'ignore vraiment...

— V'z'ignorez!... v'z'ignorez!... dites-moi donc, est-ce que vous m'prenez pour une croûte? Ne m'dites pas qu'z'ignorez, puisque moi, qui n'suis pas musicien, m'aperçois qu'a manque d'ensemble!

Le chef. — Je vous jure, mon colonel, que je n'ai rien remarqué qui...

— Eh bien, j'ai r'marqué pour vous, moi, n... de D...!

C'du propre maint'nant, v'là qui falloir que j'conduise moi-même la musique, pour lors! C'ment, n'avez pas remarqué qu'ceux qu'avalent les... les tringles; ils n'avalent pas tous en même temps, qu'y en a qui avalent un p'tit peu, d'autres pas du tout, d'autres jusqu'au manche...

Le chef. — Les trombones !

— Trombones, fait'ment, j'sais bien qu'c'est pas des sardines.

Le chef. — Mon colonel, c'est qu'ils marquent leur note.

— Eh! n... de D...! j'vois bien qui n'marquent pas l'heure, j'm'en f...! qui marquent c'qui voudront, mais qu'y s'avalent tout autant; c'n'est pas juste que les uns s'en fourrent plus que les autres par le bec, et qu'ils aient les bras dans toutes les positions.

Le chef. — Mais cependant...

— J'vous dis que j'm'en f...! s'ment, j'suis vraiment surprenant qu'vous n'soyiez pas plus fort que ça. Moi, j'vous l'répète, je n'connais pas la musique, j'la connais pas, parole d'honneur, mais je n'veux c'pendant pas qu'on m'f... dedans!

J'en ai assez d'vot'e rép'tition, j'f... camp, tâchez d'en sortir tout seul; s'ment, j'vous avertis d'une chose, c'est qu'si l'jour de la cérémonie, tout l'monde n'a pas l'bras comme ça... eh bien, vos n... de D... d'trainards... j'les f... d'dans!

CHARLES LEROY

Pinteau [1]

A l'ami Bazouge

Pinteau est un vieux militaire qui va quitter le régiment, et son capitaine, qui lui veut du bien, tente une démarche personnelle en sa faveur auprès du colonel Ramollot :

— Eh bien, s'crebleu, cap'taine Lorgnegrut, c'qui a encore?

— Colonel, je viens...

— L'vois, s'crebleu, bien qu'vous v'nez, capitaine; pas la berlue, n... de D...

— ...vous demander quelque chose.

— M'y attendais, cap'taine, m'y attendais, vu la chose.

— Il y a un homme de la compagnie qui...

— Comment l'pelez, c't'animal-là ?

— Pinteau, mon colonel.

— Pinteau! c'que c'est que c't'homme-là?

---

(1) Charles Leroy. **Le colonel Ramollot.** (Marpon et Flammarion, éditeur).

— C'est un des hommes de la compagnie qui va finir son temps, un bon soldat, et...

— D'où est-il, c't'homme-là?

— C't'un Parisien, colonel.

— Parisien! bon soldat! jamais de la vie, cap'taine, tendez-vous c'que j'vous parle?

— Je vous assure, colonel...

— Possible, cap'taine, possible! mais c't'entendu qu'les Parisiens ne doivent jamais passer pour bons soldats dans les régiments, vu qu'ils ne sont pas de nature susceptible de la chose, tendez-vous, s'crebleu! Pour lorse, qu'est-ce qu'il veut, votre n... de D... de... comment l'pelez-vous?

— Pinteau, mon colonel.

— Bon! Eh bien, qu'est-ce qu'il veut, Pinteau?

— Il aurait été bien heureux...

— Je le crois f... bien! heureux de quoi?

— ...si vous aviez bien voulu faire quelque chose pour lui; c'est un excel... un soldat qui a été blessé dans une des dernières affaires et n'ayant eu, à l'époque, aucune récompense, si vous aviez bien voulu lui faire obtenir la médaille militaire...

— Blessé! blessé où çà? quand? quoi? comment?

— Dame, mon colonel, c'est assez difficile à vous dire; enfin... il a reçu une balle dans le... derrière, et je crois qu'une médaille ferait bien sur cette blessure-là.

— Comment l'pelez-vous?

— Pinteau.

— Bien! Nous disons: Pinteau, balle dans le c..., va

quitter comp'gnie... médaille mélétaire... et... n'a pas de famille, c't'animal-là?

— Pardon, colonel, il a encore son père.

— Encore son père, bon! et comment... l'pelez-vous?

— Pinteau également!

— Alors nous disons: Pinteau, père Pinteau, balle dans le c... quitter compagnie, médaille mélétaire... mélé... n'a plus que son père, pour lorse?

— Il a aussi sa mère.

— On le dit, s'crebleu! Heu!... heu!... Pinteau, qui encore père Pinteau, mère Pinteau, balle dans le c..., quitter comp'gnie médaille mélétaire... létaire... Pour lorse, n'a pas d'autre famille?

— Pardon, mon colonel, il a encore une sœur.

— Comment l'pelez-vous?

— Mais... Pinteau!

— (Très en colère) Pinteau ! père Pinteau ! mère Pinteau! sœur Pinteau! Ah! ça, N... de D...! s'appellent donc tous Pinteau, dans c'te famille-là? Allons, cap'taine, f... moi la paix avec c't'animal-là; n'aura rien du tout.

EUGENE LE MOUEL

Le Père Jan [1]

Le père Jan s'en va sous la falaise grise
Dans son vieux camion. — Cocotte, la jument,
Renifle le grand air, car il fait bonne brise
Et, ce soir, les bateaux vont danser rudement !

Le vieux fume sa pipe; il suit une mouette
Qui rase le flot sombre et piaille dans le vent...
La bête tend le cou sous l'eau qui la fouette
Et le bonhomme chante! — Il a vu ça souvent
Quand il courait la mer! Il connaît les orages!
On n'a pas fait trente ans la pêche sur le banc
Sans se douter un peu comment sont les nuages,
Et ce n'est pas pour rien, morbleu, qu'on est tout blanc!
Et puis, le vent lui parle! — Il apporte au bonhomme
Les bonjours de tous ceux qui sont couchés là-bas
Sous l'eau verte! — On dirait que le vent les lui nomme!
Ah les bons vieux amis... Mais la mer ne rend pas

---

(1) Eugène Le Mouël **Bonnes gens de Bretagne.** (Alph. Lemerre, éditeur).

Ceux qu'elle prend. — Un jour, son fils, un gars solide,
Est parti pour la pêche et n'est pas revenu!
Père Jan, bêtement, regarde dans le vide,
Triste et songeur! — Le vent lui souffle un nom connu!
Et bientôt, quand il va, les deux pieds dans l'écume,
Faire au plein de la mer ses tas de goëmon,
Le vieux, de temps en temps, au travers de la brume
Cherchera si le flot ne rend pas son garçon!
Car c'est bien dur, allez, de passer sa vieillesse
Tout seul et sans jamais prendre un brin de repos!.
Avec un fils, on vit presque une autre jeunesse,
Et, si le père est las, le garçon est dispos !

La bête songe aussi. Sa poitrine frissonne...
Elle flaire du nez les gros galets luisants;
La falaise noircit; — au bourg, l'angelus sonne
Et le vieux tasse encor les goëmons pesants!
Pauvre vieux père Jan! La mer impitoyable
Gardera ton garçon et ne te rendra rien!
Console-toi, vois-tu, car les tombeaux de sable
Ne sont pas violés et l'on y rêve bien !
Je sais que si ton fils dormait au cimetière
Sous les gazons touffus où l'herbe pousse mieux,
Tu pourrais quelquefois t'asseoir sur une pierre
Et regarder ton fils! — Te voilà déjà vieux!...
Et quand tu seras mort, sur la dune sauvage
Personne ne viendra dans les creux de rocher,
Arracher un bouquet aux baisers de l'orage,
Pour qu'il parle du flot à ton fils, le nocher !
Oh, non, personne, va, ne viendra, sur sa couche,
Apporter quelques fleurs pleines de sel marin,

Et le jour où la mort aura fermé ta bouche
Aucune voix n'ira lui conter ton chagrin!
Et puis, les malheureux n'ont pas au cimetière
Le droit de reposer pour leur éternité,
Et l'on peut, sur ses os, sentir une autre bière
Quand on dort dans un sol, qu'on n'a pas acheté!...
Tandis que sous la mer, parmi les algues vertes,
On peut rêver tranquille, étendu tout au fond,
Et rien ne doit troubler, aux profondeurs désertes,
Les marins endormis dans les rêves qu'ils font!

Père Jan, moi qui crois que l'âme prend ses fêtes
Dans les affections qu'elle eut de son vivant,
Je te dis qu'il fait bon d'être au sein des tempêtes
Lorsque l'on fut marin et qu'on aimait le vent!
D'ailleurs, quand tu t'en vas, assis dans ta charrette,
Te courbant sous les grains, mais écoutant les voix
Qui s'élèvent au large et qu'un souffle te jette,
Ton fils, le matelot, t'appelle quelquefois!
La mer t'en parle mieux qu'un nom mis sur la pierre;
C'est comme s'il dormait à l'ombre d'un gazon,
Car l'océan sans borne est un grand cimetière,
Où tu viens, tous les jours, penser à ton garçon!

Le vent grince en courbant les ajoncs de la dune,
Les courlis, dans les rocs, jettent des cris plaintifs,
La mer pleure et l'on voit briller dans la nuit brune
Une ceinture blanche aux flancs noirs des récifs!
La besogne est finie et la vieille charrette
Gémit en s'enfonçant dans le sable mouillé;
Assis sur un brancard, le bonhomme fouette

En tenant un fanal que la pluie a rouillé...
Il siffle entre ses dents une vieille romance
Que la tempête enlève! — et qu'elle portera
Au fils, qui, retrouvant un air de son enfance,
Reconnaîtra la voix du père, et sourira!

EUGENE LE MOUEL

Ballade de la Fileuse [1]

Bonne femme, filez, filez la laine blanche!
C'est la saison des nids dans les bois parfumés;
Un rayon de soleil danse sur votre manche
Et baigne de clarté les tableaux enfumés...
Bonne femme, filez, filez la laine blanche!

Parmi les nénuphars dormant sur l'eau dormante,
Les papillons dorés et les papillons blancs
S'en vont en tournoyant... Singulière tourmente
D'ailes qu'on croit des fleurs dans les roseaux tremblants
Parmi les nénuphars dormant sur l'eau dormante!

Vous n'irez plus au bois récolter les morilles
Qui se cachent dans l'herbe à l'ombre des ormeaux;
Bonne femme, laissez, laissez les jeunes filles
Cueillir les fruits à l'arbre en courbant les rameaux;
Vous n'irez plus au bois récolter les morilles !

(1) Eugène Le Mouël **Bonnes gens de Bretagne.** (Alph. Lemerre, éditeur).

On dit que vous aviez de belles boucles blondes,
Que vous portiez gaîment, bras nus, les lourds paniers,
Et qu'un fichu croisé sur vos épaules rondes,
Vous dansiez, tout un soir, sous les hauts marroniers...
On dit que vous aviez de belles boucles blondes.

On dit que vous aimiez Pierre, le garde-chasse,
Dont la tête passait par-dessus les taillis,
Et que sur votre cœur vous gardiez une place
Pour mettre les bouquets que Pierre avait cueillis,
On dit que vous aimiez Pierre, le garde-chasse!

Bonne femme, on en parle encore à la veillée
De la noce de Pierre! — On conte que Suzon
Etait blanche, était rose, était ensoleillée,
Et que le garde-chasse était un beau garçon.
Bonne femme, on en parle encore à la veillée!

Est-ce vrai qu'on vous voit pleurer sur votre ouvrage
Quand, par-dessus les blés fêtés par les grillons,
Le vieux clocher du bourg annonce un mariage
Et fait peur aux oiseaux de ses gais carillons?
Est-ce vrai qu'on vous voit pleurer sur votre ouvrage?

Suzon, vous pensez donc encore au garde-chasse?
Vous marmottez son nom parfois entre vos dents...
Si, dans votre cerveau, le souvenir se lasse,
L'amour de votre cœur est plus vieux que le temps!
Suzon, vous pensez donc encore au garde-chasse?

Depuis que Pierre est mort, Suzon, vous êtes morte.
Lorsque pour votre deuil les cloches sonneront,

Que le prêtre viendra sur le pas de la porte,
Chercher votre cercueil, peu de gens le suivront...
Depuis que Pierre est mort, Suzon vous êtes morte!

On ne sait plus le nom de Suzon la fileuse...
Les filles d'autrefois et leurs doux amoureux
Dorment depuis longtemps sous la terre frileuse,
Et le chardon fleurit sur leurs tombeaux poudreux!
On ne sait plus le nom de Suzon la fileuse!

Aussi, filez en paix, filez la laine blanche!
C'est la saison des nids dans les bois parfumés!
Un rayon de soleil danse sur votre manche
Et baigne de clarté les tableaux enfumés...
Bonne femme, filez, filez la laine blanche!

GEORGES LORIN

La Ronde [1]

A tous

La ribambelle des bambins
Tourne, tourne comme on s'envole,
Et, sur un air simple et frivole,
Ils s'entraînent, les chérubins.

Les menottes dans les menottes,
Croisant leurs petits doigts rosés,
Par le grand soleil arrosés,
Ils chantent à pleines quenottes.

Leur rire, adorable et dispos,
Met une fossette à leur joue,
Et l'ombre des arbres se joue
Dans les plumes de leurs chapeaux.

Ils chantent en changeant les gammes;
Ils chantent *le Pont d'Avignon.*

(1) Georges Lorin. **Malgré l'âme désolée.** (Jules Dilly, éditeur).

Avec un salut très mignon,
Les messieurs font la cour aux dames.

Ils chantent de tous ces airs-là
Que nous chantions dans notre enfance.
Ils chantent: *Entrez dans la danse*
Et puis: *Giroflé, Girofla.*

Les garçons, pareils aux fillettes,
Ont comme elles des cheveux blonds,
Tout aussi bouclés, aussi longs;
Des mines aussi joliettes.

Des costumes aussi coquets.
Les robes, pleines de dentelles,
De rubans et de bagatelles,
Sont fraîches comme des bouquets.

Tout cela saute, tourne, danse
Avec des éclats triomphants;
Sur les épaules des enfants
Les cheveux battent la cadence.

Or, cette couronne d'amours
Ayant charmé mes yeux moroses,
J'ai voulu voir les bébés roses,
S'enivrer dans leurs mille tours.

Et, dans ce gai papillotage
De cols blancs et de mollets nus,
Mes ans, qui se sont souvenus,
Accompagnent leur caquetage.

Quand, soudain !.. comme ils bondissaient.
J'ai vu leurs lèvres si carmines
Bleuir... et gamins et gamines
Qui pâlissaient et grandissaient !...

Quel rêve absurde m'hallucine
La ronde tourne cependant ?
Et j'entends son gosier ardent
Chanter : *Dansons la capucine*[9] *!*

Dansons ! Impitoyablement,
Le cauchemar change visages,
Robes, chapeaux, mignons corsages,
Doucement, insensiblement.

Doucement, doucement, que dis-je ?
Non, c'est vertigineusement
Que leur âge et leur vêtement
Subit l'étreinte du prodige.

Sur les belles, des tabliers
Effacent les jupes de soie
Une main, sans que je la voie
Met aux garçons de gros souliers.

Sur le dos, ils portent un livre
Enorme, triste, lourd, puis deux,
Puis trois... Ils cherchent autour d'eux
Quelque chose qui les délivre.

Les bouquins vont voler dans l'air,
Car, à leurs yeux disant leurs âmes,

Leurs yeux des filles, presque femmes,
Ont répondu par un éclair.

Alors, par leurs bras forts et souples,
Faits pour n'être jamais lassés,
Les beaux corps blancs sont enlacés,
Et la ronde tourne par couples.

Mais, bientôt, la plainte du vent
Apporte un cri lointain de haine.
La ronde chante à perdre haleine :
Fanfan la Tulipe, en avant!

Un bruit sourd de canon résonne.
Blafarde, la ronde aux abois
Chante : *Nous n'irons plus aux bois...*
Dans l'air un glas funèbre sonne.

Les voilà perclus et tremblants.
On chante : *Il était une vieille...*
Adieu rire et bouche vermeille !
Les bébés ont des cheveux blancs.

Mais la ronde, quoique hagarde,
Le dos courbé, les membres las,
S'acharne... et parmi les hélas !
On chevrote : *La tour, prends garde.*

Leurs fronts semblent vouloir dormir
Dans le bercement du manège,
Le ciel gris fait tomber la neige
Et je crois entendre gémir.

Leur paupière n'est point rouverte,
Et leur rigidité fait peur !
La terre, pleine de stupeur
D'un linceul de mort s'est couverte !

Leurs habits tombent, et leurs chairs
Ont laissé leurs poitrines vides !
Plus rien de leurs lèvres livides !
Plus rien de mes bébés si chers !

Plus rien ! Oh ! si ! mon épouvante !
Les deux grands trous noirs de leurs yeux
Et le rire silencieux
De leur face presque vivante.

Plus rien ! si ! la ronde en fureur
Qui tourne, tourne, et se disloque,
Lâchant ses os, loque par loque,
Et sans pitié pour ma terreur !

Jusqu'à ce qu'un rond de poussière
Remplace le rond des amours
Et puis s'envole pour toujours
Dans le vent qui tournoie... Arrière !

Quel démon fait tourner mes pas ?
Qui grince ainsi dans mon oreille ?
Dans une autre ronde pareille
On m'entraîne ?... Je ne veux pas ! ! !

Mais... quelle est donc l'étrange histoire
Où vous m'avez laissé partir ?
Va-t-il falloir m'en repentir ?
Votre inquiétude est notoire...

Vous ne souriez pas souvent ?
Qu'ai-je dit ? Ah oui ! Chansonnettes,
Enfants, hommes, vieillards, squelettes :
De la poussière et puis du vent.

Oh ! messieurs, dans quelle folie
Laissez-vous s'égarer ma voix ?
J'ai menti ! Car ce que je vois :
C'est, toujours fraîche et plus jolie,

La ribambelle des bambins
Qui tourne comme l'on s'envole...
Et sur un air simple et frivole,
Ils s'entraînent, les chérubins !

GEORGES LORIN

Le Marché aux Fleurs [1]

A Fernand Icres

Sous de petits hangars coquets,
Fixés au sol par des piquets,
Toute une foule de bouquets
Se pavane et fait des manières ;
Et le boulevard sent si bon
Que je m'élance, tout d'un bond,
Pour griser mon pas vagabond,
De ces caresses printanières !

Faisant *la pige* à maint troupier,
Dans de grands faux-cols en papier,
Plus amidonnés qu'un pompier
De province, un jour de revue,
Les beaux bouquets, en rangs pressés,
Se dressent, où bien, renversés,
Sur des rayons improvisés,
S'alignent pour charmer la vue.

(1) Georges Lorin. **Paris rose.** (P. Ollendorff, éditeur).

Quel spectacle à ravir les yeux !
Bleus tendres et rouges joyeux,
Tous les tons les plus merveilleux,
Chantent la chanson des prunelles !
C'est le printemps, en vérité,
Qui, loin des champs et de l'été,
Dans la ville s'est arrêté,
En dépit des lois éternelles !

C'est lui, lui-même... et cependant
Le soleil est loin d'être ardent,
Le froid même est un peu strident,
Et malgré que la pâquerette
Par terre s'étale à foison,
La gardienne de la maison
N'a pas, je le crois, sans raison,
Les deux pieds sur sa chaufferette ?

Serais-je à ce point-là distrait ?
Ou l'été, pour comble d'attrait,
Ferait-il faire son portrait
Plus d'une fois pendant l'année ?
Des fleurs, maintenant, dans l'hiver ?
Arborant, dans un écrin *vert,*
Un *frais* calice, *grand* ouvert ?
J'en ai ai l'âme toute étonnée.

Ma parole ! — Regardez-les !
Pivoines aux larges ourlets,
Jacinthe aux clochetons follets,
Ne furent jamais plus coquettes !

Ni plus dorés les boutons d'or,
Ni plus bleu le bluet qui dort
Au pied du palmier matador
Aux vastes feuilles en raquettes !

La tulipe fait des pompons
Ou laisse tomber ses jupons,
Comme au temps des baisers fripons !
Et les mignonnes violettes,
Par petits dômes entassés,
Embaument, à flots condensés,
Près des muguets embarassés
Dans leurs nombreuses cassolettes !

Les roses viennent se ranger
Auprès, — pour le mettre en danger ! —
Du bouquet de fleurs d'oranger
Qui semble un gros flocon de neige,
Et dont le faux-col dentelè
Evoque en vain le sylphe ailé,
Très amoureux et très zélé,
Qui l'égaiera de son manège !

L'étoile qui dit au butor :
« *Ne m'oubliez pas*[e]» n'a pas tort !
La pensée ondule et se tord
Au fond des proprettes bourriches ;
Et sa corolle aux bavolets
Jaunes, blancs et puis violets,
Montre à deux grands lis gringalets
Des velours opulemment riches !

Des marguerites, en voilà,
Dont jamais une ne parla !...
Mais, j'y songe, ce printemps-là
C'est un printemps cosmopolite ?
Il est de toutes les saisons !
Il vient de tous les horizons
S'abattre parmi nos maisons ;
C'est un printemps aérolithe !

Il tombe là comme d'en l'air !
Et de ses trésors nul n'a l'air
D'être en papier, pourtant c'est clair !
J'en ai la narine en goguette !
Si personne ne peut me voir,
Cela me devient un devoir
De cueillir un peu, pour savoir,
Une fleur... mais... quelqu'un me guette !

« Choisissez, mais n'arrachez pas !
Vous désirez donc leur trépas ?
Monsieur, portez plus loin vos pas,
Si vous avez la poche vide...»
A ce discours plein de rigueur,
Je dirai même un peu moqueur,
Si l'on eût retourné mon cœur,
On l'aurait trouvé tout livide !

Car sous l'affront du boniment
— Bien indiscret en ce moment ! —
Il me souvint, soudainement,
Qu'il en est un que l'on vous jette,

Quand d'autres fleurs, pleines d'appas,
Dont les yeux lancent des appâts,
S'offrent... mais ne se donnent pas
Hélas ...si l'on ne les achète ! ! !

Et j'allais, des soyeux jasmins,
Des dahlias soûls de carmins,
Du doux emblème des hymens,
Dire des choses médisantes,
Lorsqu'on me rappela comment,
Par l'effet de quel dévouement,
Les fleurs nous portaient l'agrément
De leurs qualités séduisantes.

Que, délaissant l'aurore en pleurs,
Pour mettre au son de leurs couleurs
Sur nos citadines douleurs,
Le baume de leur fraiche haleine,
Les charmeuses ont déserté
Les ciels chauds et la liberté,
Le beau papillon velouté
Et le silence de la plaine,

Le fouillis jaseur des gazons...
Pour venir entre les cloisons
De nos étouffantes prisons
Mourir sous l'arrosoir stupide,
Et que ; même avant cet enfer,
Beaucoup d'entre elles ont souffert,
Dans une grande cage en fer,
Un long esclavage intrépide !

Alors, tout bas, j'ai dit merci
Même aux pétales du souci...
Aux œillets, aux lilas, ainsi
Qu'au gai marché qui s'en décore,
Souhaitant que nos cœurs usés,
Quand viendra l'hiver des baisers,
Trouvent, quoique désabusés,
Quelque moyen d'y croire encore !

GEORGES LORIN

Têtes et chapeaux [1]

Il est, sous de vilains chapeaux,
De bien vilaines têtes.
Il est, sous de vilains chapeaux,
De bien mignonnes têtes.
Il est, sous de mignons chapeaux,
De bien vilaines têtes.
Il est, sous de mignons chapeaux,
De bien mignonnes têtes.

Il est des têtes sans chapeaux
Comme il est des chapeaux sans têtes.
Ils sont bien tristes les chapeaux,
Chez les chapeliers, sans leurs têtes,
Il faut des têtes aux chapeaux
Comme il faut des chapeaux aux têtes.
Les têtes ont droit aux chapeaux,
Les chapeaux ont droit à des têtes.

(1) Georges Lorin. **Malgré l'âme désolée**. (Jules Dilly, éditeur).

En voyant parfois quelques têtes
Essayer ces tristes chapeaux,
Lorsqu'ils n'allaient pas mal aux têtes,
J'ai cru voir, parmi les chapeaux,
Se mêler au rire des têtes
Comme un sourire des chapeaux.
Quand on les marie à des têtes ;
C'est un beau jour pour les chapeaux,
C'est bien un beau jour les têtes.

Mais plus encor que les chapeaux
Neufs qui n'ont jamais eu de têtes,
Ils sont tristes les vieux chapeaux
Qu'un jour ont dédaigné leurs têtes.
Las n'ayant plus rien des chapeaux
Dignes de couronner des têtes,
— Et néamoins, pauvres chapeaux,
Pleins du souvenir de leurs têtes —
Plaintifs, boueux, piteux, chapeaux
Bafoués du pied et des têtes,
Ils vont rouler... paôvres chapeaux,
Veufs, à tout jamais de leurs têtes, —
Dans le Temps tueur de chapeaux.
Et l'ingratitude des têtes
Me fait pleurer sur ces chapeaux.
Ne riez pas, vous, sur vos têtes,
Les poseurs, les jeunes chapeaux
Qui croyez posséder vos têtes,
Ce sort est pour tous les chapeaux.
Hélas !... c'est comme pour les têtes.

Or, quand je vois tant de chapeaux
Avoir l'air d'attendre leurs têtes ;
Quand je vois que toutes les têtes
Sont soumises à des chapeaux,
Je me demande si les têtes
Furent faites pour les chapeaux
Ou bien les chapeaux pour les têtes ?
(*Fausse sortie*).

Ah ! je voudrais sur les chapeaux
Renseigner, tant soit peu, vos têtes
On met les chapeaux sur les têtes
Et les têtes sous les chapeaux.
On peut mettre au clou les chapeaux,
Mais on n'y peut mettre les têtes.
Les clowns font tourner les chapeaux,
Les femmes font tourner les têtes.
Le vent enlève les chapeaux,
Mais il n'enlève pas les têtes.
Les fous peuvent perdre leurs têtes
Sans pourtant perdre leurs chapeaux.
(*Fausse sortie*).

Si vous rencontrez des chapeaux
Bien contents d'être sur des têtes
Et si vous rencontrez des têtes
Contentes d'avoir des chapeaux,
Laissez les chapeaux à leurs têtes,
Laissez les têtes aux chapeaux.

MAC-NAB

Les Fœtus [1]

A Jules Lévy

On en voit de petits, de grands,
De semblables, de différents,
Au fond des bocaux transparents.

Les uns ont des figures douces ;
Venus au monde sans secousses,
Sur leur ventre ils joignent les pouces.

D'autres lèvent les yeux en l'air
Avec un regard assez fier
Pour des gens qui n'y voient pas clair !

D'autres enfin, fendus en tierce,
Semblent craindre qu'on ne renverse
L'océan d'alcool qui les berce.

---

(1) Mac Nab. **Poèmes mobiles.** (Léon Vanier, éditeur).

Mais, que leur bouche ait un rictus,
Que leurs bras soient droits ou tordus,
Comme ils sont mignons, ces fœtus.

Quand leur frêle corps se balance
Dans une douce somnolence,
Avec un petit air régence !

On remarque aussi que leurs nez,
A l'intempérance adonnés,
Sont quelquefois enluminés :

Privés d'amour, privés de gloire,
Les fœtus sont comme Grégoire,
Et passent tout leur temps à boire.

Quand on porte un toast amical,
Chacun frappe sur son bocal,
Et çà fait un bruit musical !

En contemplant leur face inerte,
Un jour j'ai fait la découverte
Qu'ils avaient la bouche entr'ouverte :

Fœtus de gueux, fœtus de roi,
Tous sont soumis à cette loi
Et baillent sans savoir pourquoi !...

Gentils fœtus, ah ! que vous êtes
Heureux d'avoir rangé vos têtes
Loin de nos humaines tempêtes !

Heureux, sans vice ni vertu ;
D'indifférence revêtu,
Votre cœur n'a jamais battu.

Et vous seuls vous savez, peut-être,
Si c'est le suprême bien-être
Que d'être mort avant de naitre !
.....
Fœtus, au fond de vos bocaux,
Dans les cabinets médicaux,
Nagez toujours entre deux eaux,

Démontrant que tout corps solide
Plongé dans l'élément humide
Déplace son — poids de liquide !

C'est ainsi que, tranquillement,
Sans changer de gouvernement,
Vous attendrez le Jugement !...

Et s'il faut, comme je suppose,
Une morale à cette glose,
Je vais ajouter une chose :

C'est qu'en dépit des prospectus
De tous nos savants, les fœtus
Ne sont pas des gens mal f...

MAC-NAB

Vae Soli![1]

Qu'il est doux d'être deux ! de sentir dans sa main
Frissonner une main que l'amour a bénie !
Qu'il est doux d'être deux ! deux hier, deux demain,
Deux toujours, au banquet d'amour et d'harmonie !

S'il est vrai qu'ici bas l'on ne puisse être heureux
Sans qu'on se soit donné le plaisir d'être deux,
Il faut bien l'avouer, dans la nature entière
L'être le plus à plaindre est le ver solitaire !...

(1) Mac Nab. **Poèmes mobiles.** (Léon Vanier, éditeur).

MAC NAB

Ballade des derrières Froids [1]

Aux baisers caressants de vos lèves câlines,
O femmes, j'ai parfois ranimé mes ardeurs,
En votre chair rosée enfonçant mes canines
J'ai déjeuné d'amour et diné d'impudeurs
Au fond de vos boudoirs pleins d'exquises odeurs.
Et pourtant, c'est en vain que ma main promenée
Sur vos reins, a cherché la chaleur incarnée :
Séjour incombustible ainsi qu'un coffre-fort
Où j'ai trouvé toujours (Etrange destinée),
La froideur du derrière, image de la mort.

Explorateur hardi des formes féminines,
Que j'ai doublé de caps et franchi d'équateurs
J'ai vu des reins maigris par les longues famines
Et d'autres étalant d'étonnantes rondeurs,
Et je jure que tous ont les mêmes froideurs.
Aussi quand la luxure ardente, irraisonnée,
Dans les chauds soirs d'automne, ou dans la matinée ;

---

(1) Mac Nab. **Poèmes Incongrus**. (Léon Vanier, éditeur).

Invisible serpent me poursuit et me mord,
Je redoute à l'égal d'une arme empoisonnée,
La froideur du derrière, image de la mort.

N'allez-vous pas bientôt, ô froides messalines
De vos volcans éteints rallumer les splendeurs ?
Trop longtemps les frimas qui glacent ces collines
Ont prodiqué l'onglée à nos doigts maraudeurs
Qui s'en vont, des plaisirs légers ambassadeurs.
Ce qu'il nous faut à nous, viveurs, dont l'hyménée
N'a pas encor tari l'âme passionnée,
C'est la zône torride et non le pôle nord.
Femmes jeunes, laissez à la beauté fanée
La froideur du derrière, image de la mort.

ENVOI

O princesse sans cœur, dont pendant une année
Je n'ai pu réchauffer le royal périnée,
Jetez au feu ces vers qui flamberont bien fort,
Pour chasser un moment de votre chair damnée
La froideur du derrière, image de la mort.

Complainte du bienheureux Labre[1]

Un jour le bienheureux Labre
Se promenait au soleil.
Il s'assit dessous un arbre
Pour se livrer au sommeil.
Vint à passer un pauvre homme
Tout nu, qui tremblait de froid,
En faisant des gestes comme
Un ministre sans emploi.

Ah ! pauvre homme, je devine
Pourquoi tu trembles si fort,
Prends pour couvrir ton échine
Ma chemise en toile d'Oxford.
Voilà quinze ans que j'l'a traine
Jour et nuit par tous les temps,
Que Dieu sous sa garde prenne
Les puces qui sont dedans.

---

(1) Mac Nab. **Poèmes Incongrus**. (Léon Vanier, éditeur).

Quand le pauvre eut mis la ch'mise
Il tremblait toujours autant.
Maint'nant faut contre la bise
Garantir ton bienséant.
Ami, voilà ma culotte,
Garde-là comme un trésor,
C'est la premièr'fois que j'l'ôte
Depuis mon tirage au sort.

Quand il eut couvert son torse,
Le pauvre tremblait encor
Mais sous une rude écorce
Le saint cachait un cœur d'or
Tiens, dit-il, dans ces chaussettes
Mets tes pieds avec respect,
C'est celles des grandes fêtes,
J'ai fait l'tour du monde avec.

Quand il eut mis les chaussettes,
Le pauvre tremblait encor.
Ami, couvre-toi la tête
De ce modeste castor,
Garde-toi de mettre en gage
Ce souvenir précieux,
Car c'est l'unique heritage
Que m'aient laissé mes aïeux.

Quand il eût coiffé le feutre
Le pauvre tremblait encor.

Ah ! dit l'saint, quoi donc lui feutre,
Pour l'arracher à la mort ?
Dis-moi, quelle est ta souffrance,
Pourquoi que tu trembl'ainsi ?
— C'est que tu depuis ma naissance
J'ai la *danse de Saint-Guy*.

PAUL MARROT

Assiettes peintes [1]

J'estime cette vieille auberge
Que la grande ville n'a pas ;
Dans la salle au rideau de serge
On fait d'impayables repas.

On apporte d'abord la pinte
Où pétille un vin ferme et vert ;
Dans une grande assiette peinte,
Un aubergiste lent vous sert.

Soit quelque fruit, soit des rillettes,
Comme les fermières en font ;
Et votre œil suit sur les assiettes
Les beaux dessins qui sont au fond.

On les contemple : sous l'ombrage
Ce sont des amoureux furtifs
Qu'un Palissy de bas étage
Fixa sur des émaux naïfs ;

(1) Paul Marrot. **Le chemin du rire.** (Alph. Lemerre, édit.).

Dans un encadrement très souple
Fait de charmes et d'aubépins,
Est assis un champêtre couple
Qui se donne des baisers peints.

Le berger porte une jaquette
Rouge et la bergère a des bas
Jaunes ; le gars tout bas caquette,
La fille jacasse tout bas.

C'est si vif qu'on croit les entendre ;
Et pour un peu vous craindriez
Qu'un vieux jaloux vint à surprendre
Leurs rendez-vous coloriés.

Et quand l'hôte, de sa main rude,
Les reporte au dressoir, on suit
D'un regard plein d'inquiétude
Leur silhouette qui s'enfuit ;

A leurs destins on s'intéresse ;
On a peur, on tremble pour eux,
Que l'hôte dans sa maladresse
Ne casse leur bonheur en deux ;

Qu'un heurt, une chute soudaine,
Ne mette en morceaux leurs amours,
Et divisant la porcelaine,
Ne les sépare pour toujours.

PAUL MARROT

Postérité [1]

Un épileptique et sa dame
Sont au lit, mais ne dorment point ;
Des frissons courent sur la trame
Qui dessine leur embonpoint.
« Non, mon ami, tu t'assassines ;
Tu sais... le docteur le défend...»

Vive l'amour sous les courtines.
Un enfant !

L'usurier a dit à l'aïeule :
« Je suis le dieu des indigents,
Amenez la petite, seule.»
L'homme débourse ses argents.
Et la petite se renverse
Dans ses bras, en se dégraffant...

Vivent l'amour et le commerce.
Un enfant !

(1) Paul Marrot. **Le chemin du rire.** (Alph. Lemerre, édit.).

La femme n'a rien dans le ventre,
Le mari se saoûle ; voici
Une heure du matin, il rentre ;
Il dit à sa femelle : « Ici.»
Elle fuit ; il la prend, la presse
Et sa maigre robe se fend...

Vive l'amour pendant l'ivresse.
Un enfant !

Et de la chambre froide et nue
Aux boudoirs, dans l'obscurité
Immense, Paris continue
Ce travail de postérité.
Ah ! germez, naissez, pauvre graine,
Ame de fille ou de garnin...

Et voilà la cohue humaine
De demain !

PAUL MARROT

Le Café [1]

Vénérons le café comme un agent du sort.
Il sait galvaniser jusqu'aux plus vieux prétoires ;
Mes amis, nous aurons de beaux réquisitoires,
Le substitut a bu sa tasse jusqu'au bord.

Amis, amis, à pleine tasse,
Du café, buvons du café !

Il a bu, — c'est pourquoi sa verve est imagée, —
Il triomphe ; il déploie un talent inouï ;
Il a bu, — c'est pourquoi la morale est vengée, —
Les bons jurés dans l'urne ont mis leurs douze « oui ».

Amis, amis, à pleine tasse,
Du café, buvons du café !

Or voici qu'un matin sur la place se dresse
Un échafaud. Auprès, rouge, s'ouvre un panier ;
Et, pour mieux voir, la plèbe écœurante se presse...
La voiture ! Un bourreau descend, puis l'aumônier.

---

(1) Paul Marrot. **Le chemin du rire.** (Alph. Lemerre, édit.).

Amis, amis, à pleine tasse,
Du café, buvons du café !

Puis l'assassin ; il va vers la fauve machine.
Solidement, le pas très ferme, le front haut,
Comme un gaillard à poil et sans plier l'échine
Sous un dernier Pater, aux pieds le l'échafaud.

Amis, amis, à pleine tasse,
Du café, buvons du café !

Rran ! le lourd couperet a tranché ses vertèbres.
Certes, cet homme est mort crânement ! C'est qu'il eut.
Le soin, comme il marchait aux dernières ténèbres,
De prendre un bon café — comme le substitut.

Amis, amis, à pleine tasse,
Du café, buvons du café !

Envoi

A une Amie.

A toi qui n'as point vu le criminel sans trouble,
A toi qui n'as point vu le substitut très fort,
Ces vers sur : le Café. Tu sais tout ce qu'il double.
C'est à la bête humaine un cheval de renfort.
Vénérons le café comme un agent du sort.

LOUIS MARSOLLEAU

Le chien [1]

A Charles Frémine

C'était un pauvre chien teigneux,
Les yeux plaintifs, les pieds cagneux,
La tête rase et le dos rouge,

Qui se frottait et refrottait
Au tronc d'un arbre et se grattait
Dans la cour suintante d'un bouge.

Espérant peut-être — qui sait ? —
De son corps qu'il martyrisait,
Arracher sa lèpre rongeante,

Il écorchait sa chair de gueux
A l'écorce du tronc rugueux,
Hurlant sa douleur indigente !...

---

(1) Louis Marsolleau. **Les baisers perdus.** (Alph. Lemerre, éditeur).

Ainsi parfois, l'homme voudrait
Arracher de son cœur le trait
D'un amour qu'il traine à la claie.

Ni l'un ni l'autre n'y peut rien :
Ils garderont, l'homme et le chien,
L'un, son amour, l'autre, sa plaie.

LOUIS MARSOLLEAU

Nous n'irons plus [1]

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Car vous vous mariez. Fermez toutes les portes,
Et laissez-moi songer aux instants échappés,
Car nos intimités chuchotantes sont mortes.

Car vous adresserez désormais à l'époux
La curiosité câlinante et craintive
De vos grands yeux bistrés, sauvages et très doux,
Dont la splendeur attire et la bonté captive.

Les notes, sous vos doigts musicaux émergeant,
Ne s'envoleront plus des blancs claviers limpides ;
Et je n'entendrai plus sonner, comme l'argent,
Votre trésor perlé de rires intrépides.

Plus jamais, — la morale austère le défend,—
Par quelque méchant rêve au matin alarmée,

---

(1) Louis Marsolleau. **Les baisers perdus.** (Alph. Lemerre, éditeur).

Vous ne me confierez vos tristesses d'enfant,
O mon amie aimante et tout à fait aimée!

Vous ne servirez plus le familial thé
Dans les tasses de Chine à teinte savoureuse;
Vous recevrez chez vous ; vous serez en beauté ;
On vous dira:«Madame», et vous serez heureuse.

Vous ne me tendrez plus la main comme autrefois...
Je ne vous aimais pas d'amour pourtant. J'ai honte
De sentir qu'une larme au bord de mes yeux monte.
Les lauriers sont coupés, nous n'irons plus au Bois.

LOUIS MARSOLLEAU

Printemps parisien [1]

A Georges Lorin

Les petites feuilles vertes
Ont percé, de toutes parts,
Les écorces entr'ouvertes
Des arbres des boulevards.

Et, depuis la Madeleine
Jusqu'aux Nouveautés, le ciel
Est d'un bleu de porcelaine
Qui semble artificiel,

Tant on dirait que son frêle
Et délicat coloris
Est un lavis d'aquarelle
D'une artiste de Paris.

---

(1) Louis Marsolleau. **Les baisers perdus.** (Alph. Lemerre, éditeur).

L'air est fin, la brise fraîche
Comme un souffle d'éventail ;
Au soleil blanc qui les lèche,
Les pavés semblent d'émail.

Les feux des bijouteries
Etincellent, clairs décors;
Les cafés en verreries
Jettent leurs tables dehors.

La terrasse fraîche, invite
A s'arrêter un moment....
Les voitures vont plus vite,
Les passants plus lentement.

Les omnibus méthodistes
Roulent, devenus légers,
Sous les balcons des modistes
Pleins de caisses d'orangers.

Et dans cette clarté blonde,
Qui s'accroche par lambeau
Aux enseignes d'or, au monde,
Tout le monde paraît beau.

Les hommes, épais ou grêles,
Ont l'air sveltes ou campés.
Les femmes, sous leurs ombrelles,
Ont les traits plus estompés.

Tout chante, rayonne et vibre.
Quelque chose, issu d'ailleurs,
Florisanise la fibre
Des boulevardiers railleurs.

Et voilà quelle est la fête
Et le cadeau que, subtil,
Tous les ans, offre au poète,
Le joli soleil d'avril.

ARMAND MASSON

L'Œil[1]

L'œil était dans le vase. Un caprice d'artiste
L'avait agrémenté d'un sourcil violet
Et sa prunelle peinte en rouge vif semblait
Vous regarder d'un air ineffablement triste.

C'est à la Foire aux pains d'épices qu'un beau soir,
Nous gagnâmes ce vase au tourniquet. Fifine
Affirma qu'il était en porcelaine fine,
Et voulut l'étrenner tout de suite, pour voir.

Mais il était si neuf, le soir, à la lumière,
Qu'elle n'osa ternir sa pureté première,
Et le remit en place avec recueillement.

Elle fut très longtemps à s'y faire. C'est bête:
Cet œil qui la fixait inexorablement
Semblait l'intimider de son regard honnête.

---

(1) **Anthologie des poètes de Montmartre.** (P. Ollendorff, éditeur).

ARMAND MASSON

La Fête de la préposée [1]

D'apparence familiale,
Malgré ses carreaux dépolis,
Et la réclame spéciale
Par qui ses murs sont envahis,
Le châlet à trois sous par tête,
— Seul temple qui demeure à ton culte affecté,
O déesse Nécessité, —
A l'air aujourd'hui tout en fête,
Et l'on dirait, en vérité,
A humer les parfums imprévus qu'il exhale
Que c'est ici la succursale
De la fleuriste d'à-côté.

Lilas blancs engoncés dans leur blanche cornette
Comme en des coiffes de nonnette,
Et gerbes de lilas lilas,
Humbles bouquets de violettes

(1) **Anthologie des poètes de Montmartre.** (P. Ollendorff, éditeur).

Et somptueux hortensias,
Et des pois de senteur, et des pétunias,
Et même un palmier minuscule,
En un mot, c'est tout un parterre printanier
Qui jonche le couloir étroit de l'édicule
Et déborde sur le palier.

Et je ne trouve pas cela si ridicule
Qu'en l'honneur de la Sainte Ursule,
Les clients attitrés qui sont gens comme il faut
Aient apporté leur petit pot de circonstance
Afin de témoigner que la reconnaissance
Du ventre n'est pas un vain mot;
Et tous, en déposant leur offrande fleurie
Et leurs vœux qui portent bonheur,
Ont eu pour la patronne un mot parti du cœur,
Parfumé de galanterie.
Même le gros baron, un homme si pressé
D'ordinaire, en ces temps de crise qu'on traverse,
S'est longuement intéressé
A la prosperité de son petit commerce.

C'est que, par ses soins diligents
Madame Ursule est une mère,
Et son sourire, et ses propos encourageants,
Ont allégé parfois plus d'une angoisse amère.
Elle a pour tous, suivant les cas,
Et les besoins divers de l'humaine nature,
Des compliments appropriés et délicats,
Et fait à tous bonne figure.
Elle est le tombeau des secrets

Confiés à son ministère,
Et si ses murs sont indiscrets
Elle, au moins, sait tout voir, tout entendre, et se taire.
Aujourd'hui, pour mieux recevoir
Son ordinaire clientèle,
Elle a sa robe jaune et son nœud de dentelle,
Et c'est merveille de la voir,
Sacrifiant le petit gain de la journée
Dire au consommateur qui passe à son comptoir
Avec un geste empreint de grâce surannée:

«Aujourd'hui, s'il vous plaît, Monsieur, c'est ma tournée.»

JEAN MOREAS

La Veuve[1]

La jeune femme chante, au balcon assise,
Et sa triste chanson pleure dans la bise.
La jeune femme chante et tous les bateaux
Carguent leur voilure et baissent leurs drapeaux.
Un vaisseau de guerre, une grande galère,
Garde ses drapeaux et sa voilure entière.
«Baisse, mon vaisseau, baisse ton pavillon,
Car ce que je chante est bien triste chanson:
Il me fallait du lait de guivre, et la graisse
Du grand cerf nourri par la main de l'ogresse,
Pour guérir le mal de mon pauvre mari
Qui se tordait au lit malade et flétri.
Le temps de monter sur les rochers de neige,
Le temps de préparer pour la guivre un piège,
Le temps de revenir, mon pauvre mari
Qui se tordait au lit, malade et flétri,
La croix de la tombe a pris pour belle-mère,
Et pour épouse, hélas! il a pris la terre.»

---

(1) Jean Moréas. **Premières poésies.** (Mercure de France).

JEAN MOREAS

Le Ruffian [1]

Je ne suis pas laide et je suis riche: je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

II

Sa main de noir gantée à la hanche campée,
Avec sa toque à plume, avec sa longue épée,
Il passe sous les hauts balcons indolemment.
Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes
Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes,
La viride émeraude et le clair diamant.

---

(1) Jean Moréas. **Premières poésies.** (Mercure de France).

III

Dans son alcôve où l'on respire les haleines
Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines,
Sous leur voile le front de volupté chargé,
Entassent les joyaux, les doublons et les piastres
Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres
Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute, il marche par les villes,
Traînant à ses talons des amantes serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

GEORGES MOYNET

Le Bain de la Marquise [1]

Je n'ai jamais rien su refuser aux femmes; c'est même cela qui m'a délabré la santé. A cette époque, j'avais une petite bonne amie, oh! bien mignonne, elle faisait tout ce que je voulais. Malheureusement, elle avait des goûts au-dessus de sa position. Ainsi, ne s'avise-t-elle pas un jour, de réclamer un bain, sous le prétexte qu'il y a deux ans qu'elle ne s'est mise à l'eau.

Je sais qu'un bain par lui-même n'a rien de nuisible, mais ce n'est pas une raison, non plus, pour se lancer dans le luxe; la vie à grandes guides, tout de suite!

A vrai dire, je pouvais la satisfaire, mieux qu'un autre, puisque j'étais alors, garçon de bains. — Aussi, lui dis-je: demain, je porte un bain à une vieille marquise, je te l'amène d'abord, tu tâcheras de ne pas trop le salir et comme çà, tout le monde sera content.

Le lendemain, j'apporte la baignoire, la petite s'y plonge et je descends fumer une pipe. Je remonte au bout

(1) Georges Moynet. **Entre garçons.** (Jules Lévy, éditeur).

de quelque temps: l'enfant s'était rhabillée, mais elle avait eu l'idée de faire un petit savonnage; elle avait rincé une vieille loque, un peignoir rouge — et ce peignoir rouge avait déteint en bleu; je n'ai jamais su pourquoi. C'est un phénomène de la science.

J'étais bien embarrassé, à cause de la marquise. — Mais au fait, que je suis bête, me dis-je, elle a des lunettes bleues, on les jurerait vissées sur son nez ; elle est fichue de ne pas s'en apercevoir.

J'arrive chez la marquise. — Cette vieille bique-là, demeure au sixième. Vous voyez ce que c'est réjouissant de grimper une baignoire en cuivre jusque là, sans compter que c'est pure taquinerie, car, elle est si grasse, qu'elle pourrait s'offrir une pleine eau dans une canne à pèche.

Enfin, pas un sou d'agrément dans ce monde... Elle me dit d'attendre dans l'antichambre, qu'elle n'en a pas pour longtemps.

A peine à l'eau, voilà qu'elle réclame. Ce que c'est, tout de même, ces vieilles couches. Elle ne trouve pas l'eau assez chaude!! ah bon que je lui crie au travers de la porte, c'est une idée que vous vous faites, vous avez la fièvre, grouillez-vous un peu.

Elle suit mon conseil, mais elle perd pied. Je l'entends qui barbotte, qui souffle, qui suffoque avec accompagnement de coups de tête et de coups de talon dans la baignoire. Elle buvait une goutte sérieuse.

Moi, je ne suis pas pour l'aristocratie, mais quoique ça, je me disposais à la repêcher; si elle s'était noyée, le

monde est tellement injuste qu'on s'en serait pris à moi.— Je tournais le bouton de la porte, elle me crie: «N'entrez pas.». Faut croire qu'elle s'était aggrippée, à la fin. J'ai pour principe de respecter la pudeur des femmes, quand elles ont cet âge-là ; je n'entre pas.

Je vous réponds qu'elle n'a pas langui, dans la sauce; au bout de trois minutes, c'était réglé. Quand je la vois, je manque de tomber à la renverse. Elle était couleur myosotis; ça ne l'avantageait pas. Si cette couleur-là ne tenait pas sur le calicot, elle prenait joliment bien sur le cuir.— Vous pensez que je n'ai point traîné, non plus moi, et que je me suis vite sauvé avec mes ustensiles.

Deux heures après, j'étais dans la cour de l'établissement en train de m'instruire: je lisais la Résurrection de Rocambole; je vois entrer comme un fou, un monsieur orné d'une cravate blanche. C'était le médecin de la marquise.

«Qu'est-ce que vous lui avez donc mis dans son bain? me fait-il, la marquise va mourir! elle est toute bleue, elle a la fièvre jaune! Il paraît qu'on devient tout bleu quand on a la fièvre jaune; c'est encore un phénomène de la science. Pas si bête que de lui dire le fin mot, au médecin, je le renvoie au patron qui l'envoie promener. Comme si on était responsable des fantaisies des clients.

Cette pauvre marquise, elle est restée six semaines sur le flanc, le temps de changer de peau. Là-dessus, elle s'est payée la rougeole, par suite du trac; de sorte qu'elle est devenue toute noire, encore un phénomène. Avec ça qu'elle a raison de se plaindre ; elle avait un rhumatisme dans l'épaule gauche, il est parti comme avec la main. Je

sais bien qu'il a repassé dans la jambe droite, mais, enfin, on ne peut pas tout avoir.

Eh bien! voyez un peu! est-ce assez rapiat, la noblesse; je lui ai réclamé plus de vingt fois, je n'ai jamais pu avoir mon pourboire.

JEAN RAMEAU

Rêve

A Emile Goudeau

Je sens avec effroi comme un grand astre chaud,
Un astre qui m'aborde, un astre qui m'embrasse,
Et sous lui, je me vois devenir large et haut,
Et j'enfle comme un fruit que le soleil harasse.

Je sens avec ivresse, empli d'un long frisson,
Que j'acquiers lentement des ampleurs inconnues,
Et que mon bras énorme enserre l'horizon,
Et que mon front vainqueur rayonne dans les nues.

Je sens avec orgueil que mon corps véhément
Absorbe d'autres corps en sa géante enflure,
Que la terre devient ma chair, et, vaguement,
Que la flore des monts devient ma chevelure,

Et que je m'assimille, en passant, des rochers,
Et que mon cœur s'adjoint pour veines des rivières,
Et que, plaine onduleuse où pointent des clochers,
Ma face ivre d'azur se fleurit de bruyères,

Et que tous les condors, que tous les alcyons
Ouvrent dans mon cerveau leurs ailes indécises,
Et que mon œil absorbe au ciel tous les rayons,
Et que mon souffle absorbe en l'air toutes les brises.

Hosanna ! Je grandis. Le tonnerre est ma voix ;
L'aurore, mon espoir ; l'ouragan, mon alarme ;
Et je me ressouviens que j'ai fait autrefois
Le printemps d'un sourire et la mer d'une larme.

Hosanna ! Je grandis, je suis un globe ardent,
Ma Vie est faite avec des milliards de Vies ;
Et, gigantesque et lourd, je trône, en regardant
Tourner autour de moi des lunes, asservies.

Hosanna ! Je grandis encore, et, dans ma faim,
J'engloutis des monceaux d'étoiles minuscules ;
Et je deviens un corps immense, un corps sans fin,
Un corps dont les soleils forment les molécules.

Et ma pensée altière est un brasier de feux.
Mon haleine est la loi qui fait tourner les mondes,
Et de mon front auguste, éblouissants cheveux,
Partent pompeusement des jets d'étoiles blondes.

Hosanna ! hosanna ! Je suis grand et béni,
Je sens en moi tout naître et mourir et renaître,
Je peuple tout le ciel, je peuple l'infini,
Je suis Seul, je suis Tout, je suis Dieu, je suis l'Etre.

Mais, tout à coup, je sens dans l'espace houleux,
Je ne sais quelles mains ardentes et profondes,
Deux vastes mains pesant, de leurs doigts fabuleux,
Sur tout mon corps, sur tout mon ciel, sur tous mes mondes.

Je sens que ma substance indestructible fond,
S'évapore, décroît sous les deux mains de flamme
Et que, tragiquement, ces deux mains-là me font
Rentrer de lourds monceaux d'astres brisés dans l'âme.

Et je deviens petit, de plus en plus petit,
Et je tremble, et je sens la paume impitoyable
De ces mains qui m'écrase et qui s'appesantit,
Pétrissant dans mon corps l'univers effroyable.

Et je me rapetisse encore en comprimant
Dans mon être éperdu les géantes étoiles,
Et je redeviens homme épouvantablement,
Homme : et je sens les dieux enfermés dans mes moelles..

Et j'éclate, et je geins, et des globes amers
Me font craquer la peau de leurs masses grenues ;
Et j'ai mal aux soleils, et je souffre des mers,
Et je me sens pleurer vaguement par les nues.

Mais alors une voix retentit, une voix
Plus belle que les voix d'Orphée, Homère, Dante...

C'est la Nature qui me parle et je la vois
Imposer ses deux mains sur ma tête grondante.

Et la Voix dit, là-haut: « Va ! l'œuvre est accompli.
Va vibrant et pieux sur la terre charmée !
Fais rugir les volcans dont ton front est rempli !
Fais éclore les fleurs dont ton âme est formée !

Va, chante les printemps ! Va, célèbre les cieux !
Sois joyeux et plaintif, sois suave et farouche !
Et que l'homme, en oyant ton verbe harmonieux,
Crois entendre crouler des astres de ta bouche !

Que ton front resplendisse ainsi qu'un firmament !
Que ta parole embaume ainsi que les verveines !
Et, qu'aux heures d'amour ton grand cœur vehément
S'enflamme des soleils charriés par tes veines !
Souviens-toi que tu fus globe, zéphyr, rayon,
Tout ce qui luit, ce qui murmure, ce qui fleure !
Sois l'orgue emerveillé de la Création
Où, formidablement, tout s'extasie ou pleure !

Et chante, chante encor ! chante, chante sans fin !
Chante, ayant des concerts d'étoiles dans ta tête !
Et deviens immortel, ô mon œuvre divin :
Univers enfermé dans un homme, ô Poète ! »

JEAN RAMEAU

Sensation d'Eté [1]

A René Martin

Des seins, des seins, encor des seins, partout des seins!
Des seins ronds, des seins lourds, d'énormes seins de femme
Pendus au haut des corps comme de gros raisins
Dont la pulpe charnue et savoureuse affame.

Des seins! à l'infini, des seins! des seins mouvants!
Un grand moutonnement de seins drus qui m'effare
Un océan de seins dont les flots énervants
Se brisent sur mon torse ainsi que sur un phare.

Des seins ! Oh ! je ne vois que des seins, que des seins !
J'en vois partout, j'en sens partout, j'en prends, j'en tâte.
Tout en est: les gazons en semblent des coussins,
Et l'air blond que je bois en semble être une pâte.

Et j'en ai plein mon cou, mes narines, mes yeux;
Et tout ce que j'entends de chansons sans pareilles

---

(1) Jean Rameau. **Poésies**. (P. Ollendorff, éditeur).

Me vient, non des oiseaux qui chantent dans les cieux,
Mais de deux seins rosés entrant dans mes oreilles.

Je marche dans des seins! Quand le soleil paraît,
Je sens couler sur moi des seins coupés en tranches,
Et je suis comme un arbre immense qui verrait
S'ouvrir au lieu de fleurs des seins lourds sur ses branches!

Tout est seins: il en passe en l'azur, en l'air chaud,
On en trouve des bouts dans les fleurs purpurines,
Et tous ces mamelons nuageux sont, là-haut,
De grands seins déformés, ô dieux, sous vos poitrines.

Tout est seins: le soleil est un sein enflammé,
La terre est un sein rond aplati sur ses pôles,
Et cette bonne vie où je nage, pâmé,
Doit être un sein géant fondant sur mes épaules.

Vivent les seins ! les seins sont seuls grands, seuls sacrés.
Bouches, fronts, lèvres, yeux, tout ment, tout est infâme.
Tout est l'œuvre infernale des démons conjurés.
Dieu n'a fait que les seins dans le corps de la femme.

O seins, lumineux seins, béatifiques seins!
O rougeurs de cerise, ô blancheurs de carrares!
O vous qui dans nos flancs ébranlez des tocsins,
O vous qui dans nos chairs éveillez des fanfares,

Vous qui faites surgir des astres dans nos yeux,
Vous qui faites, parfois, trouver douce la vie,
O seins, soyez loués! et, sous l'azur joyeux,
Qu'en chœur tout vous exalte et tout vous glorifie!

Et que pour vous, ô seins, dévotieusement,
Je délaisse les bois, les nids, les cieux, les roses;
S'éteignent les soleils au fond du firmament,
Si brillent deux seins nus devant mes yeux moroses.

V

Et soit hué mon nom, et soient mes vers maudits,
Et me geigne le corps, et me sanglote l'âme,
Que je tombe en enfer: j'aurai le paradis
S'il me reste deux seins pour mes lèvres de flamme.

Et sèche mon cerveau sous mon crâne enchanté,
Et qu'à la fin je meure, inconnu, pauvre et blême,
Pourvu que mon front las dorme l'éternité
Entre les seins bénis d'une femme qui m'aime.

JEAN RICHEPIN

Les vieux papillons [1]

Un mois s'ensauve, un autre arrive.
Le temps court comme un lévrier.
Déjà le roux genévrier
A grisé la première grive.
Bon soleil, laissez-vous prier,
Faites l'aumône!
Donnez pour un sou de rayons.
Faites l'aumône
A deux pauvres vieux papillons.

La poudre d'or qui nous décore
N'a pas perdu toutes couleurs,
Et malgré l'averse et ses pleurs
Nous aimerions à faire encore
Un petit tour parmi les fleurs.

---

(1) Jean Richepin. **La chanson des gueux.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

Faites l'aumône!
Donnez pour un sou de rayons.
Faites l'aumône!
A deux pauvres vieux papillons.

Qu'un bout de soleil aiguillonne
Et chauffe notre corps tremblant,
On verra le papillon blanc
Baiser sa blanche papillonne,
Papillonner papillotant.
Faites l'aumône!
Donnez pour un sou de rayons.
Faites l'amour !
A deux pauvres vieux papillons.

Mais, hélas! les vents ironiques
Emportent notre aile en lambeaux.
Ah! du moins, loin des escarbots,
O violettes véroniques,
Servez à nos cœurs de tombeaux.
Faites l'aumône!
Gardez nous des vers, des grillons.
Faites l'aumône!
A deux pauvres vieux papillons.

JEAN RICHEPIN

Noël Misérable [1]

Noël ! Noël ! A l'indigent
Il faudrait bien un peu d'argent,
Pour acheter du pain, des nippes.
Petits enfants, petits Jésus,
Des argents que vous avez eus
Il aurait bourré bien des pipes.

Noël ! Noël ! Les amoureux
Sont bien heureux, car c'est pour eux
Qu'est fait le manteau gris des brumes.
Sonnez, cloches ! cloches, sonnez !
Le pauvre diable dans son nez
Entend carillonner les rhumes.

Noël ! Noël ! Les bons dévots
S'en vont chanter comme des veaux,
Près de l'âne, au pied de la crèche.

---

(1) Jean Richepin. **La chanson des gueux.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

Notre homme trouverait plus neuf
De manger un morceau de bœuf,
Et dit que çà sent la chair fraiche.

Noël ! Ça sent les réveillons,
Les bons grands feux pleins de rayons,
Et la boustifaille, et la joie,
Le jambon rose au bord tremblant,
Le boudin noir et le vin blanc,
Et les marrons pondus par l'oie.

Et le misérable là-bas
Voit la crèche comme un cabas
Bondé de viande et de ripaille,
Et dans lequel surtout lui plait
Un beau petit cochon de lait...
C'est l'enfant Jésus sur sa paille.

Noël ! Noël ! Le prêtre dit
Que Dieu parmi nous descendit
Pour consoler le pauvre hère.
Celui-ci voudrait bien un peu
Boire à la santé du Bon Dieu ;
Mais Dieu n'a rien mis dans son verre.

Noël ! On ferme. Allons, va-t'en !
Heureux encore si Satan,
Qui chez nous ces jours-là s'égare,
Te fait trouver dans le ruisseau
Quelque os où reste un bon morceau
Et quelque moitié de cigare !

Noël ! Noël ! Les malheureux
N'ont rien pour eux qu'un ventre creux
Qui tout bas grogne comme un fauve,
Si bien que le bourgeois, voyant
Leur œil dans l'ombre flamboyant,
Au lieu de leur donner, se sauve.

JEAN RICHEPIN

Pleine eau [1]

Les bain' à quat sous,
Voyez-vous,
C'est fait pour les gens riches.
Moi qu'a pas l'moyen
Nom d'un chien !
Quand j'veux tremper mes guiches,
Gratis pro Deo
Sans bateau
J'm'en vas faire un'pleine eau.

Les bain' à quat'sous,
Voyez-vous,
C'est plein qu'çà en débonde.
L'goujon qu'on y j'tt'rait
Y crèv'rait.
Gna pas d'eau pour tout l'monde.

---

(1) Jean Richepin, **La chanson des gueux.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

C'est pour ça qu'c'est cher :
On a l'air
D'y nager dans d'la chair.

Les bain'à quat'sous,
Voyez-vous,
Chacun y laiss'sa trace.
C'est pas drôl', ma foi,
Quan'on boit,
D'gober un bouillon d'crasse.
Ça vous met dans l'cœur
Une odeur
Comm' d'égout collecteur.

Les bain'à quat'sous,
Voyez-vous,
On n'y trouv'pas d'verdure.
Moi j'aime en plein air,
Comme un ver,
Et'vu par la nature.
Lorsqu'entre deux eaux
J'vas su'l'dos,
J'aim'sentir les roseaux.

Les bain'à quat'sous,
Voyez-vous,
Ont un fond d'bois qu'est traître.
Moi qui prends mon bain

Chaqu'matin,
Et qui m'y noy'rai p't'-être,
J'veux pour mon sommeil
L'fond vermeil
Où qu'miroite l'soleil.

GEORGES RODENBACH

LE MALADE SOUVENT EXAMINT SES MAINS(1)

Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines ;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats
Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe !
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler ;

Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.
Elles font sur l'air des taches surnaturelles

---

(1) Georges Rodenbach. **Les vies enclooses**, (Eug. Fasquelle, éditeur).

Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entrait par la fenêtre et se posait sur elles.
Or la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes ;
Il ne reconnait plus ces mains pâles pour siennes ;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire
— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau ;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul !
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'a ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite ;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite ?

GEORGES RODENBACH

LE CIEL EST GRIS, MON AME EST GRISE [1]

Elle se sent toute déprise,
Elle se sent un parloir nu ;
Car le soir, ce soir, m'est venu
Comme un commencement de crise.

La pendule ourle de minutes
Le silence de la maison ;
O soir, quel est donc le poison
Que parmi tes crêpes tu blutes,
Pour que j'aie encor ces rechutes ?

Couchant de cendre refroidie ;
Crépuscule d'âme indistinct ;
Mal du soir qui si mal m'atteint
Que c'est comme une maladie,
Et rien d'humain n'y remédie.

---

(1) Georges Rodenbach. **Les vies enclooses.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

MAURICE ROLLINAT

Le convoi funèbre

Le mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches.
Pour chevaux noirs deux vaches blanches,
Un chariot pour corbillard.

Hélas c'était un beau gaillard
Aux yeux bleus comme les pervenches !
Le mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches.

Pas de cortège babillard.
Chacun en blouse des dimanches,
Suit morne et muet sous les branches.
Et, pleuré par un grand vieillard,
Le mort s'en va dans le brouillard.

---

(1) Maurice Rollinat. **Dans les brandes.** (Eug. Fasquelle, éditeur).

MAURICE ROLLINAT.

La chanson des yeux [1]

J'aime tes yeux d'azur qui, tout pailletés d'or,
Ont une lueur bleue et blonde,
Tes yeux câlins et clairs où le rêve s'endort,
Tes grands yeux bougeurs comme l'onde.

Jusque dans leurs regards savants et nuancés,
Si doux qu'ils te font deux fois femme,
Ils reflètent le vol de tes moindres pensers
Et sont les vitres de ton âme.

Dans la rue on subit leur charme ensorceleur ;
Ils étonnent sur ton passage,
Car ils sont plus jolis et plus fleurs que la fleur
Que tu piques à ton corsage.

Oui, tes yeux sont si frais sous ton large sourcil,
Qu'en les voyant on se demande
S'ils n'ont pas un arôme harmonieux aussi,
Tes longs yeux fendus en amande.

---

(1) Maurice Rollinat, **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

Dans le monde, on les voit pleins de morosité ;
Ils sont distraits ou sardoniques
Et n'ont pour me parler amour et volupté
Que des œillades platoniques ;

Mais, tout seuls avec toi sous les rideaux tremblants,
Ils me font te demander grâce,
Et j'aspire, enlacé par tes petits bras blancs,
Ce qu'ils me disent à voix basse.

MAURICE ROLLINAT

Paysage d'Octobre [1]

A Georges Jeanniot

Le torrent a franchi ses bords
Et gagné la pierraille ocreuse ;
Le meunier longe avec efforts
L'ornière humide qui se creuse.
Déjà le lézard engourdi
Devient plus frileux d'heure en heure ;
Et le soleil du plein midi
Est voilé comme un œil qui pleure.

Les nuages sont revenus,
Et la treille qu'on a saignée
Tord ses longs bras maigres et nus
Sur la muraille renfrognée.
La brume a terni les blancheurs
Et cassé les fils de la vierge,
Et le vol des martins pêcheurs
Ne frissonne plus sur la berge.

---

(1) Maurice Rollinat, **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

Les arbres se sont rabougris ;
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.
Plus de nénuphars sur l'étang ;
L'herbe languit, l'insecte râle,
Et l'hirondelle en sanglotant
Disparait à l'horizon pâle.

Près de la rivière aux gardons
Qui clapote sous les vieux aunes,
Le baudet cherche les chardons
Que rognaient si bien ses dents jaunes.
Mais comme le bluet des blés,
Comme la mousse et la fougère,
Les grands chardons s'en sont allés
Avec la brise et la bergère.

Tout pelotonné sur le toit
Que l'atmosphère mouille et plombe,
Le pigeon transi par le froid
Grelotte auprès de sa colombe ;
Et, tous deux, sans se becqueter,
Trop chagrins pour faire la roue,
Ils regardent pirouetter
La girouette qui s'enroue.

Au-dessus des vallons déserts
Où les mares se sont accrues,
A tire-d'aile, dans les airs
Passe le triangle des grues ;

Et la vieille, au bord du lavoir,
Avec des yeux qui se désolent,
Les regarde fuir et croit voir
Les derniers beaux jours qui s'envolent.

Dans les taillis voisins des rocs
La bécasse fait sa rentrée ;
Les corneilles autour des socs
Piétinent la terre éventrée,
Et, décharné comme un fagot,
Le peuplier morne et funèbre
Arbore son nid de margot
Sur le ciel blanc qui s'enténèbre.

MAURICE ROLLINAT

Les becs de gaz [1]

A Jules Lévy

Les becs de gaz des mauvais coins
Eclairent les filous en loques
Et ceux qui, pleins de soliloques,
S'en vont jaunes comme des coings.

Complices des rôdeurs chafouins
Guettant le Monsieur à breloques,
Les becs de gaz des mauvais coins
Eclairent les filous en loques.

Et coups de couteaux, coups de poings,
Coups de sifflets, cris équivoques,
Spectres hideux, mouchards baroques,
Tout ce mystère a pour témoins
Les becs de gaz des mauvais coins.

---

(1) Maurice Rollinat, **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

MAURICE ROLLINAT

La peur [1]

A Jules Barbey d'Aurevilly

Aussitôt que le ciel se voile
Et que le soir, brun tisserand,
Se met à machiner sa toile
Dans le mystère qui reprend,

Je soumets l'homme à mon caprice,
Et, reine de l'ubiquité,
Je le convulse et le hérisse
Par mon invisibilité.

Si le sommeil clot sa paupière,
J'ordonne au cauchemar malsain
D'aller s'accroupir sur son sein
Comme un crapaud sur une pierre.

Je vais par son corridor froid,
A son palier je me transporte,

(1) Maurice Rollinat. **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

Et soudain, comme avec un doigt,
Je fais toc, toc, toc, à sa porte.

Sur sa table, ainsi qu'un hibou,
Se perche une tête coupée
Ayant le sourire du fou
Et le regard de la poupée ;

Il voit venir à pas rampants
Une dame au teint mortuaire,
Dont les cheveux sont des serpents
Et dont la robe est un suaire.

Puis j'éteins sa lampe, et j'assieds
Au bord de son lit qui se creuse
Une forme cadavereuse
Qui lui chatouille les deux pieds.

Dans le marais plein de rancune
Qui poisse et traverse ses bas,
Il s'entend appeler très bas
Par plusieurs voix qui n'en font qu'une.

Il trouve un mort en faction
Qui tourne sa prunelle mate
Et meut sa putréfaction
Avec un ressort d'automate,

Je montre à ses yeux consternés
Des feux dans les maisons désertes,
Et dans les parcs abandonnés,
Des parterres de roses vertes.

Il aperçoit en frémissant,
Entre les farfadets qui flottent,
Des lavandières qui sanglotent
Au bord d'une eau couleur de sang,

Et la vieille croix des calvaires
De loin le hèle et le maudit
En repliant ses bras sévères
Qu'elle dresse et qu'elle brandit.

Au milieu d'une plaine aride,
Sur une route à l'abandon,
Il voit un grand cheval sans bride
Qui dit : « Monte donc ! Monte donc ! »

Et seul dans les châtaigneraies,
Il entend le rire ligneux
Que les champignons vénéneux
Mêlent au râle des orfraies.

Par les nuits d'orage où l'Autan
Tord sa voix qui siffle et qui grince,
Je vais emprunter à Satan
Les ténébres dont il est prince.

Et l'homme en cette obscurité
Tourbillonne comme un atome,
Et devient une cécité
Qui se cogne contre un fantôme.

Dans un vertige où rien ne luit
Il se précipite et s'enfourne,
Et jamais il ne se retourne,
Car il me sait derrière lui ;

Car, à son oreille écouteuse,
Je donne, en talonnant ses pas,
La sensation chuchoteuse
De la bouche que je n'ai pas.

Par moi la Norme est abolie,
Et j'applique en toute saison
Sur la face de la Raison
Le domino de la Folie.

L'impossible étant mon sujet,
Je pétris l'espace et le nombre
Je sais vaporiser l'objet,
Et je sais corporiser l'ombre.

J'intervertis l'aube et le soir,
La paroi, le sol et la voûte ;
Et le Péché tient l'ostensoir
Pour la dévôte que j'envoûte.

Je fais un vieux du nourrisson ;
Et je mets le regard qui tue
La voix, le geste et le frisson
Dans le portrait et la statue :

Je dénature tous les bruits,
Je déprave toutes les formes,
Et je métamorphose en puits
Les montagnes les plus énormes.

Je brouille le temps et le lieu ;
Sous ma volonté fantastique
Le sommet devient le milieu,
Et la mesure est élastique.

J'immobilise les torrents,
Je durcis l'eau, je fonds les marbres,
Et je déracine les arbres
Pour en faire des Juifs-errants ;

Je mets dans le vol des chouettes
Des ailes de mauvais Esprits,
De l'horreur dans les silhouettes
Et du sarcasme dans les cris ;

Je comprime ce qui s'élance,
J'égare l'heure et le chemin,
Et je condamne au bruit humain
La bouche close du Silence ;

Avec les zigzags de l'éclair
J'écris sur le manoir qui tombe
Les horoscopes de la Tombe,
Du Purgatoire et de l'Enfer ;

Je chevauche le catafalque ;
Dans les cimetières mouvants
Je rends au nombre des vivants
Tous ceux que la mort en défalque ;

Et par les carrefours chagrins,
Dans les brandes et les tourbières,
Je fais marcher de longues bières
Comme un troupeau de pélerins ;

Mais, le jour, je suis engourdie :
Je me repose et je m'endors
Entre ma sœur la Maladie
Et mon compère le Remords.

MAURICE ROLLINAT

La mort des fougères [1]

A Madame Charles Buet

L'âme des fougères s'envole :
Plus de lézards entre les buis !
Et sur l'ètang froid comme un puits
Plus de libellule frivole !

La feuille tourne et devient folle,
L'herbe songe aux bluets enfuis.
L'âme des fougères s'envole :
Plus le lézards entre les buis !

Les oiseaux perdent la parole,
Et par les jours et par les nuits,
Sur l'aile du vent plein d'ennuis,
Dans l'espace qui se désole
L'âme des fougères s'envole.

---

(1) Maurice Rollinat. **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

MAURICE ROLLINAT

La vache au taureau [1]

A Léon Cladel

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise au bord des marais la tristesse du saule,
Jeanne, pieds et bras nus, l'aiguillon sur l'épaule,
Conduit par le chemin sa génisse au taureau.

Compagnonnage errant de placides femelles,
Plantureuses Vénus de l'animalité,
Qui. dans un nonchaloir plein de bonne santé,
S'en vont à pas égaux comme deux sœurs jumelles.

Si le pis est pesant, les seins sont aussi lourds,
L'une a les cheveux drus, l'autre les crins opaques,
Et leurs yeux sont pareils à ces petites flaques,
Où la lune projette un rayon de velours.

---

(1) Maurice Rollinat, **Les névroses.** (Eug. Fasquelle, édit.).

Aussi, rocs et buissons, les chênes et les chaumes
Semblement leur dire, émus de cette humble union,
Qu'en ce jour c'est la fête et la communion
Des formes, des clartés, des bruits et des arômes.

Un seul point les sépare, et ce point-là, c'est tout :
Séduite un beau matin par le Serpent fait homme,
Aux rameaux du Plaisir, Jeanne a cueilli la pomme,
Tandis que la génisse est vierge de partout.

Ses cornes aux bouts noirs, arquant leurs fines pointes,
Parent son doux visage ; et, d'un air ingénu,
Toute neuve, elle apporte à son mâle inconnu
Ses lèvres de pucelle hermétiquement jointes.

Elles s'en vont ainsi le long des églantiers
Où l'Aurore a pleuré son déluge de perles,
Et le vol des piverts, des margots et des merles
Les effleure et les suit par-dessus les sentiers.

Bientôt, sur leur trajet, la brise encore moite
Embaume son murmure et chauffe son soupir ;
Le lièvre, à travers champs, flâne et vient s'accroupir,
Et le ciel resourit à l'eau qui remiroite.

La vache, en mal d'amour, brame, le cou tendu,
Ou flaire les gazons, sans danger qu'elle y morde ;
Et la fille, en chantant, la mène par la corde,
Ivre et sereine au fond de ce pays perdu.

Soudain par la venelle où marquent les fers d'âne
Et jonchée au milieu de crotte de mouton,
On vient à sa rencontre, et vite, Jeanneton
Reconnait le beau gars pour qui son cœur se damne.

Ils sont rendus. Voici le troupeau des canards
Qui plongeonne et s'ébat sur l'étang couleur d'huile,
Le coq sur son fumier, le pigeon sur sa tuile,
Et les deux chiens grognons, roux comme des renards.

Tous les fermiers sont là dans la cour du domaine,
Depuis l'aïeul joufflu jusqu'au pâtre chafouin ;
L'un d'eux fixe aux barreaux d'une voiture à foin
La taure qui mugit, s'effare et se démène.

On fait cercle, on s'installe autour du chariot,
Et bientôt le taurin s'avance d'un pas ferme,
Laissant choir de la morve et goutteler du germe,
Trapu, la tête courte et le pied maigriot.

Il vient ; sa longue queue, âpre et bien emmanchée,
Sur les cuisses, les flancs, et jusque sur les reins
Agite en se tordant son panache de crins
Où claquent des grumeaux de bouse desséchée.

Front bourru, mal corné, les yeux sanglants et fous,
Il bouffe devant lui comme un soufflet de forge ;
Et le fanon ridé qui croule de sa gorge
Flotte massivement et lui bat les genoux.

De sa langue râpeuse, énorme et violette,
Il fouille ses naseaux alternativement,
Et par un guttural et rauque beuglement
Il aborde d'un trait la vache qui halète.

Alors, ces animaux tremblants et tout émus,
Comme pour se conter les ruts qui les harassent,
Se hument longuement, se pourlèchent, s'embrassent,
Corne à corne, et joignant leurs gros museaux camus.

Graves et solennels près de cette voiture,
Ils ont l'air de comprendre, avec le libre instinct,
Qu'ils vont se donner là, sous l'œil blanc du Matin,
Le grand baiser d'Amour qui peuple la Nature.

Enfin, quand il a mis son mufle au bon endroit,
Le Brun, aux fayons frais du soleil qui se dore,
Renifle dans le vent la senteur qu'il adore
Et s'apprête, indécis, boiteux et maladroit.

Il marche à reculons, il tournoie, il oblique ;
Puis, ayant consulté sa récente vigueur,
Darde son nerf pointu dans toute sa longueur,
Et s'enlève puissant, fauve et mélancolique.

Mais, déséquilibré sitôt qu'il est debout,
Il use, à tâtonner, son ardeur qui succombe :
Il se hisse et fléchit, il regrimpe et retombe ;
Et pourtant, le taureau n'est pas encore à bout.

En vain les quolibets pleuvent du petit groupe :
Il se recueille en lui pour un nouvel assaut,
Il reflaire, il relèche, il se dresse en sursaut,
Et voilà qu'il reprend la vache par la croupe.

Ah bravo ! cette fois, la saillie a porté !
Certe, il n'est pas besoin que le veau recommence :
Il a, d'un jet suprême, engouffré sa semence
Jusque dans le fin fond de la maternité !

Et tandis que la vache, absolument inerte,
Cuve un ravissement qui ne peut s'exhaler,
Le taureau couvre encore, avant de s'en aller,
La vierge de vingt mois qu'il a si bien ouverte.

Or, Jeanne et son galant surveillés par les Vieux,
Ayant vu tout cela sans pouvoir rien se dire,
Echangent à l'envi les baisers du sourire
Et les attouchements des gestes et des yeux ;

Puis, le désir mouillant leur prunelle flambante,
Pleine de longs regards coulés en tapinois,
Tous deux ont convenu, par un signal sournois,
De se voir aujourd'hui, juste à la nuit tombante.

Mais, avec le départ du Maitre en cheveux blancs,
Finit cette humble scène aux acteurs si nature :
Chacun s'en va ; le Brun retourne à sa pâture,
La génisse, œil mi-clos, suit la fille à pas lents.

Et Jeanne s'en revient, volupteuse et rose,
En songeant que ce soir, à l'heure des crapauds,
Elle, bien moins niaise, et lui, bien plus dispos,
Sous la Lune ils feront, tous deux, la même chose.

GASTON SENECHAL

Chanson à boire [1]

Je hais Neptune et les naïdes,
Les villes d'eau, les ports de mer,
L'onde pure et le flot amer,
Et les bains chauds et les noyades.
Je hais tous les mots en hydro :
Je hais la vapeur et la glace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Plutôt que d'abaisser mes lèvres
A votre insipide cristal,
Je boirai le poison fatal,
Dispensateur des chaudes fièvres !
Je boirai ton dernier sirop,
Pharmacien d'ultième classe !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

---

(1) Anthologie des poètes de Montmartre. (P. Ollendorff, éditeur).

O vin ! legs sacré du calvaire
Que le prêtre hume à l'autel !
Toi qui fis Bacchus immortel,
Et que le sceptique révère,
Que ta chanson, doux maëstro,
Berce toujours ma tête lasse !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

De vos bouteilles que pavoise
Une étiquette aux cent couleurs,
J'aime les glouglous enjôleurs,
Enfants de l'antique cervoise,
Fanta ,pale ale, stout, faro,
Bières brune, blonde ou filasse.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Dans une ivresse léthargique,
Fais-nous oublier les hivers,
Absinthe, sœur des printemps verts,
Auprès de ta liqueur magique.
Les élixirs de Cagliostro
Ne sont que frime et que fallace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

O rhum doré par les tropiques !
Kummel gelé par les frimas !
Cognac qui jadis rallumas
Le feu des courages épiques,

O patriarcal vespetro !
O menthe, appoint de Lovelace !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Lorsque étanchant ma soif française
Avec un luxe oriental,
J'aurai jeté mon capital
Par les fenêtres du grand seize,
J'irai marchander au bistro
Le mêlé de la populace.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Dussé-je, errant sur le bitume
Dans l'appareil de feu Noé,
Scandaliser Arsinoé,
Des lacunes de mon costume,
Dussé-je attiser le haro
Du sobre agent qui se prélasse.
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

Seigneur, je lègue à de plus dignes
Les bonheurs qui nous sont prédits
Dans votre frugal paradis ;
Mais si quelque jour, dans vos vignes
Il reste une place de trop,
Seigneur, gardez-moi cette place !
J'ai dit aux fontaines Wallace :
Je ne boirai plus de votre eau.

LEO TREZENIK

La fin d'un rêve [1]

A l'instar de François Coppée

A Jules Jouy

Je la voyais dès l'aube assise à sa fenêtre,
Un peu pâle, jolie, et l'ignorant peut-être ;
Les rideaux entr'ouverts montraient son fin profil,
Et le petit doigt blanc qui relevait le fil
Avec un geste brusque. Elle travaille, active,
Elle est pauvre, sans doute : or, il faut bien qu'on vive.
Et je la vois parfois sourire en contemplant
Sur son poing minuscule, un petit bonnet blanc
Tout mignon, qu'elle coud d'une aiguille fiévreuse.

Et moi, j'imaginais toute une histoire heureuse :
Un amant qu'on adore, et qui revient très tard
De son travail, et puis... et puis un gros moutard
Qu'une bonne nourrice élève à la campagne

---

(1) Léo Trezenik. **En jouant du mirliton.** (Editions de Lutèce).

Dans un hameau perdu de la basse Bretagne.
Un gros gars qui vient bien, et qui coûte déjà,
Mais dame, savez-vous qu'il a grandi ? Voilà
Qu'il va sur ses trois ans, ma foi, c'est presque un homme.
Puis il est si gentil ! C'est André qu'on le nomme,
Du nom de son papa. C'est pour lui, le bonnet,
Le beau bonnet tout neuf, à jour, en cordonnet
Qu'elle termine en hâte...
Et puis chassant mon rêve
Comme un ballon d'enfant qu'un coup de vent enlève,
La portière m'apprit en bavardant, un soir
Que le petit bonnet était un suspensoir.

LEO TREZENIK

Le garde-Champêtre [1]

Le bonhomme a le cuir jauni par les années.
Au milieu de sa trogne, à l'aspect monacal,
Son nez éclaire, éblouissant fanal,
De splendeurs de rubis ses rides basanées.

Il est aimé partout ; dans ses longues tournées,
Plus d'un chien de berger, pour les autres brutal
Lui grogne, quand il passe, un bonjour amical
Et vient frotter son poil à ses jambes tannées.

Il a vu bien souvent, à l'ombre des buissons
Les filles jacasser avec les beaux garçons,
Mais le bonhomme sait respecter ces poëmes,

Et garde pour lui seul les secrets du taillis.
Aussi, depuis trente ans, on dit dans le pays
Que neuf mois à l'avance il prédit les baptêmes.

---

(1) Léo Trezenik. **En jouant du mirliton.** (Editions de Lutèce).

LEO TREZENIK

Le jugeux d'eau [1]

Conte normand

A mon ami Komorr

Un bon curé de Normandie
Souffrait de je ne sais plus quelle maladie ;
Condamné par les médecins,
Abandonné de tous ses saints,
Il résolut, en désespoir de cause,
De confier la chose
A certain jugeux d'eau qu'il entendit vanter
Par tout le monde
Pour sa science profonde.
« — Tiens ! dit-il à sa bonne, va porter
Au célèbre jugeux, afin qu'il l'examine,
Ce flacon plein de mon urine.
Va vite, et ne sois pas longtemps. »

---

(1) Léo Trezenik. **En jouant du mirliton.** (Editions de Lutèce).

Toinon, raconte la chronique,
N'avait que vingt-deux ans.
C'était un âge assez peu canonique,
Mais le bonhomme était si vieux
Que l'on n'osait sur eux
Aucune plaisanterie.
Voilà notre Toinon partie
Sa bouteille à la main,
Quand soudain
Sur sa route,
Simple hasard sans doute,
Elle trouve le beau Colas.
Et la belle, aussitôt, tout bas,
De lui conter l'affaire.
Ce qu'on rit du curé, vous voyez ça d'ici ;
Mais, tout à coup, dans leurs ébats, voici
La bouteille qui tombe et l'urine par terre.
Chez nos amoureux, grand émoi :
— C'est ta faute. — Mais non, c'est toi.
— Bah ! dit Colas d'un air sceptique,
Le malheur n'est pas grand, et ma foi je me pique
De bientôt tout réparer ;
Attends-moi là sans murmurer ;
Il part, court, et revient avec une bouteille
Toute pareille.
Puis il lui dit tout bas
Quelques mots à l'oreille,
Et Toinon riant aux éclats
Disparut un instant derrière une futaie.
« Parbleu ! s'écria-t-elle, émergeant de la haie,

T'as de l'esprit comme un môssieu,
Mon urine vaut bien la sienne,
Comme avant la bouteille est pleine,
Et le vieux jugeux d'eau n'y verra que du feu ! »
Enfin la voilà chez notre empirique,
Elle dit son affaire au long
Et donne son flacon
Avec un air ironique.
Le bonhomme longtemps, longtemps, flaira, pesa,
Analysa
L'urine sacro-sainte.
— « Eh bien, dit-il enfin,
Avec un sourire malin,
Eh bien, votre curé, mam'selle, il est... enceinte ! »

LEON VALADE

Viatique [1]

Si la mort n'est pas l'ouverture
Du néant vaste où rien ne luit ;
S'il faut attendre dans sa nuit
On ne sait quelle aube future ;

Si l'espoir du repos nous ment ;
Si le tourment de la pensée
A la chair inerte et glacée
Survit impérissablement ;

Si la loi de Dieu tyrannique
Sur l'angoisse, triste oreiller !
Force les âmes de veiller
Jusques au Jugement inique,

Et qu'il faille, aux plis du linceul,
Ecouter se trainer dans l'ombre

(1) Léon Valade, **Poésies**. (Alph. Lemerre, éditeur).

Le pied lourd des siècles sans nombre,
Seul dans la tombe, toujours seul !

Oh ! Puissé-je, avant que je meure,
De l'ange que suivent mes pas,
De celle qui ne m'aime pas
Etre aimé, ne fût-ce qu'une heure !

Puissent ses yeux d'un froid mordant,
Doux même à ceux qu'elle rebute,
Oublier, rien qu'une minute,
Leur mépris en me regardant !

Que je puisse, quittant ce monde,
A sa bouche fière puiser
L'éblouissement du baiser
Durant l'éclair d'une seconde ;

Et que j'emporte — ô cécité
Des yeux clos que la terre presse ! —
Le souvenir d'une caresse
Pour occuper l'éternité !

TABLE

		Pages
Jules Lévy.	**Les Hydropathes**	5
Alphonse Allais.	**Une mauvaise nuit**	17
Paul Bilhaud.	**Symphonie en lac majeur**	22
	Ça!..	25
	La complainte du fromage	27
Maurice Bouchor.	**Ritournelle normande**	32
	Beuverie flamande	34
	La gloire des nez	36
Hippolyte Buffenoir.	**Chanson des bois**	38
Comte de Cœtlogon.	**Elle est sauvée**	40
Charles Cros.	**L'Archet**	43
	Morale	45
	Chanson des Sculpteurs	46
Charles Fremine.	**Les pommiers**	48
	Sainte Bohème	51
	Trois Dizains	53
André Gill.	**Le chat botté**	55
	La levrette et le gamin	59
	Déménagement	62
	Nocturne	63
Eugène Godin.	**L'an I de Rome**	67
Emile Goudeau.	**La revanche des bêtes et la revanche des Fleurs**	69
	Les Polonais	74
	Les deux voitures	80
	P. P. C.	84
	Aller et retour	86
Grenet Dancourt.	**Prima**	88
	La chasse	91
	Coco	97
Edmond Haraucourt.	**La cité morte**	99
	Les plus beaux vers	101
	Le Bouclier	102
	Le cheval de fiacre	104
Clovis Hugues.	**La petite mère**	105
Fernand Icres.	**L'ancienne**	108
	Une conquête	112
	Renovatio	116

Jules Jouy.	**Les cors de Chasse**	**118**
	Mes haines	**121**
	La veuve	**122**
Charles Leroy.	**La musique**	**125**
	Pinteau	**130**
Eugène Le Mouel.	**Le père Jan**	**133**
	Ballade de la fileuse	**137**
Georges Lorin.	**La ronde**	**140**
	Le marché aux Fleurs	**146**
	Têtes et châpeaux	**152**
Mac Nab.	**Les Fœtus**	**155**
	Væ soli !	**158**
	Ballade des derrières froids	**159**
	Complainte du bienheureux Labre	**161**
Paul Marrot.	**Assiettes peintes**	**164**
	Postérité	**166**
	Le café	**168**
Louis Marsolleau.	**Le chien**	**170**
	Nous n'irons plus	**172**
	Printemps parisien	**174**
Armand Masson.	**L'œil**	**177**
	La fête de la préposée	**178**
Jean Moréas.	**La veuve**	**181**
	Le Ruffian	**182**
Georges Moynet.	**Le bain de la Marquise**	**184**
Jean Rameau.	**Rêve**	**188**
	Sensation d'Été	**192**
Jean Richepin.	**Les vieux papillons**	**195**
	Noël misérable	**197**
	Pleine eau	**200**
Georges Rodenbach.	**Le malade souvent examine ses mains**	**203**
	Le ciel est gris, mon âme est grise	**205**
Maurice Rollinat.	**Le convoi funèbre**	**206**
	La chanson des yeux	**207**
	Paysage d'octobre	**209**
	Les becs de gaz	**212**
	La peur	**213**
	La mort des fougères	**219**
	La vache au taureau	**220**
Gaston Sénéchal.	**Chanson à boire**	**226**
Leo Trezenik.	**La fin d'un rêve**	**229**
	Le garde-champêtre	**231**
	Le jugeux d'eau	**232**
Léon Valade.	**Viatique**	**233**